

CHAPITRE III

FER ET SOCIÉTÉ

III. - FER ET SOCIÉTÉ

III.1 - Mythes et traditions

L'analyse historique des documents dont nous disposons et les témoignages archéologiques multiples ne nous laissent aucun doute sur l'ancienneté des pratiques métallurgiques des anciens Malgaches. C'est dire à quel point paraît contestable l'interprétation que l'on a faite sur l'introduction des armes en fer par Andriamanelo.

L'existence d'un corpus de matériaux de traditions orales pour la région de Tananarive (*Tontara ny Andriana nanjaka teto Imerina*) a créé chez les érudits de la capitale un complexe "mérinocentrique" qui veut interpréter toute l'histoire de Madagascar avec les récits recueillis sur les bords de l'Ikona et de la Sisaony (1).

En effet, la mythologie officielle a imposé le fait qu'Andriamanelo, un souverain merina du XVII^e siècle aurait introduit la technique du fer sur les Hautes Terres. Il aurait appris à ses sujets à forger les "sagaies volantes" (*lefona manidina*) et la possession de ces dernières leur permit de gagner les combats entrepris contre les Vazimba, premiers occupants. Ces Vazimba furent repoussés vers l'Ouest, car leurs "sagaies à pointe d'argile" (*lefona tanirinaoa*) étaient peu efficaces (2).

(1) Le même problème existe à propos du boeuf, puisqu'on crédite Ralambo qui vivait au début du XVII^e siècle, d'avoir initié ses compatriotes à manger du zébu. Les sites archéologiques nous apprennent que cette consommation existait déjà de nombreux siècles auparavant.

(2) A ce propos, Collet (*Tontaran'ny Andriana*, t. 1, p. 57) souligne : "Ary ny vy nentin'ny niady tany ny Vazimba taty Antananarivo, fa tsy mbola lao ny Vazimba dia resy ny fa ny lefona ny Vazimba tany ranga atao ny ary ny volotara, ary Andriamanelo nahita ny vy ka nanefy longy, koa nahavaky hoditra, dia nanafaty koa izay Vazimba niseho dia no tomboni'ny. Ary hoy ny Vazimba : 'Andeha isika handositra fa nmao vy manidina Andriamanelo'. Dia nivalana hiany izy, nankomy Ambohimanoa". Ce passage pourrait se traduire comme suit : "Et il a utilisé le fer pour combattre les Vazimba à Antananarivo, car ceux-ci n'ont pas voulu quitter le pays ; et il les a battus car, les sagaies des Vazimba étaient en bambous avec une pointe en argile, et Andriamanelo a trouvé le fer et a forgé des fers pointus qui blessent et tuent, et il a tué tout Vazimba qui s'est tenu devant lui. Et les Vazimba ont dit : 'Fuyons car Andriamanelo fabrique du fer qui vole'. Et ils se sont enfuis vers Ambohimanoa".

Ce passage a été, à mon avis, abusivement exploité, car les premiers occupants possédaient déjà des outils en fer (couteaux, bûches) obtenus par échange (1). Peut-être sous Andriamanelo, les processus d'obtention et de transformation du métal à partir du minerai ont-ils été mieux maîtrisés.

Hébert (1975) a convenablement réinterprété cet épisode des "sagaies volantes". Les Vazimba ont bien possédé des armes en fer, des sagaies ou ces dardilles (cf. Chap. 1.1.) tant décrites par les explorateurs. La supériorité d'Andriamanelo réside dans le fait qu'il a multiplié la production des armes et a amélioré sa technique de combat par d'autres outils plus efficaces, peut-être déjà des fusils. Hébert écrit :

"D'autre part la traduction "à pointe d'argile", n'est pas satisfaisante comme l'ont reconnu tous les commentateurs. Il faudrait écrire tan'i Manga, et traduire "provenant d'Arabie". C'est Andriamanelo qui disposait de cette arme nouvelle, qui ne saurait donc être, d'après le doublet lefona manidina (sagaies volantes) que l'arbalète, qui lançait des carreaux meurtriers à grande distance. La tradition a réinterprété l'histoire en opérant une confusion sur la véritable nature des sagaies "tan'i Manga" qu'elle a attribuées à tort aux Vazimba réputés habiles potiers".

Rainitovo complète la conclusion d'Hébert en apportant d'autres précisions (pp. 221 et 259) :

"Andriamanelo a baptisé sa capitale Imerikanjaka (Imerina tsy maintsy manjaka : Imerina doit régner) depuis la découverte du fer pour la production d'armes... Les "fers volants" (vy manidina) consistent en des balles de fusil tandis que les "fers qui piquent" (vy manindrona) désignent les sagaies (lefona)".

Cette introduction des mystérieuses sagaies volantes a occulté nos connaissances, et on a été jusqu'à attribuer aux Arabes la responsabilité de cette innovation. Alfred Grandidier l'a écrit explicitement et le Père Callet, pourtant si soucieux de sources de première main, a emboîté le pas.

(1) Il n'est pas sûr qu'ils ne possédaient pas non plus la métallurgie. Le site d'Andranonandriana remontant à la phase Fiekena, s'insère dans ce temps Vazimba, une notion d'idéologie mythique qui n'apporte, à mon avis, guère à l'archéologie.

Dans les *Tantara* (Ed. 1983, I, p. 63), Callet écrit :

"Récemment, les Indiens et les Arabes ont débarqué sur la côte orientale de Madagascar, ils ont introduit des croyances religieuses erronées chez les populations locales. Ce sont eux qui apprirent aux Malgaches à forger le fer et à le travailler... Les Arabes et les Indiens furent les premiers à enseigner la sagesse à Madagascar". (1)

Rainitove (1932, pp. 219-220) semble avoir été très impressionné à son tour par ce postulat posé par Grandidier et Callet, qui, comme la célèbre dent d'or de Fontenelle, se démontre par répétition (2)

- (1) *"Tatoato ny Indiens sy ny Arabo dia nitody tao atsinanana ny tany Madagascar, ary namindra tany ny monina tao mbola adaladala ny fombam-pivavahana diso. Dia izy ireo nampanatra ny Malagasy manefy vy sy ny miasa azy... Ny Arabo sy ny Indiens no voalohany nampanatra fahendrena tao Madagascar..."*
- (2) Il écrit en effet : *"Nisy vahiny mpivarotra tonga teo an-tsena Alakamisy dia noraisin-dRalambo ka nentina ho any amin'i Andriamanelo rainy. Io vahiny io dia nitondra lefona nataony fiarovana-tena sy antsy maromaro hamidin'ny firavaka koa. Dia novidin'ny andriana ny lefona sy ny antsy sy ny firavaka ary ny sasany mba nomen'ireo vahiny azy fotsiny. Notanan'ny andriana teo iray volana mahery ireo Arabo ireo, ka nangatahany mafy mba hampanatra azy ny fihadian'ny sy ny fahafahana lefona sy antsy sy famaky. Dia nampanarin'ny tsara teo ny mpanjaka sy ny olona tokony ho mahaihay zavatra... tamin'izany no niantombohan' Imerina nahay nanefy zavatra momba ny vy".* Selon ce passage, les Merina, à l'instigation d'Andriamanelo, ont appris à extraire et à fondre le fer. Le souverain aurait, en effet, demandé à des commerçants arabes venus vendre des sapaises, couteaux et bijoux au marché du feudi, de lui apprendre ainsi qu'à certains de ses sujets comment "extraire" et "forger" les sapaises, les couteaux et les haches. Il n'a suffi que d'un mois d'apprentissage au souverain et à quelques artisans habiles pour posséder la maîtrise du travail du fer. On voit là la prodigieuse imagination du compilateur. Comment en un mois aurait-on pu maîtriser ces techniques ? Mes enquêtes à Amoronkay m'ont appris comment dans les groupes forgerons, l'apprentissage se fait très tôt chez les jeunes.

Le mythe arabe de l'introduction du fer vient, à mon point de vue, de l'interprétation du terme *Zafimbazaha*, littéralement "les petits-fils des étrangers", une population de l'Est de l'Imerina que les traditionnistes considèrent comme les responsables de l'introduction de la métallurgie. Ravelonarivo est très explicite sur ce point (1).

Il n'est pas impossible que ces *Zafimbazaha* aient effectivement une origine islamisée, ne serait-ce que pour quelques-uns de leurs ascendants. Mais on ne saurait remplacer l'histoire des faits par une idéologie mythique.

Dans mes enquêtes, j'ai essayé de recueillir les contes mythiques sur l'introduction du fer et de la métallurgie. Celle-ci est attribuée à ces *vazaha*, peut-être ancêtres des *Zafimbazaha* ou à des êtres extraordinaires assez mal définis. Renel (1907) a collecté chez les Betsimisaraka un conte relatant l'origine divine des minéraux sur la terre. On y relate la venue sur terre du fils de Dieu avec des baguettes en argent, en cuivre, en fer, et en or. Parti à la poursuite d'animaux sauvages, il a laissé ces baguettes sur le sol qui les a absorbées; à son retour, le fils de Dieu ne les a plus retrouvées.

Chez les Betsileo d'Antarambihy, Randriamarolaza (1983, p. 204) narre la participation divine (*tolo-Zanahary*) dans le don des matériels de forge aux hommes (p. 204) : le *tantatiana* gros marteau, la *randreana* enclume, le *fampohaza* marteau de martinet et les *tafoforana* soufflets. Ces matériels ont été jetés de là où habite *Zanahary* et les hommes se les ont arrachés. Par la suite, les propriétaires de ces outils pris séparément ont été obligés de se regrouper pour une utilisation efficace et profitable. *Zanahary* appartient au panthéon des ancêtres divinisés dont on ne sait plus le nom. On ne sait pas d'ailleurs s'il est singulier ou pluriel. Ce don de *Zanahary* aux hommes se retrouve un peu partout et à travers

(1) Mais lui aussi a lu les interprétations du compilateur. Interrogé plus avant, il a répondu : "*Adray, saika hadinoko fa Arabo rivady 'zany hono no nampianatra nandrendrika sy nane ny taty. Ary atsy Ambohitrandriamanitra izy no mi'levina*", c'est-à-dire : "Oh, j'ai failli oublier, mais on dit que c'est un couple d'Arabes qui a appris ici à fondre le fer et à le forger. Ce couple est enterré à Ambohitrandriamanitra". Selon *Ny Onja Andriamboavonjy* (1960, 1962, p. 13), ces *Zafimbazaha* sont crédités de l'introduction des proverbes en Imerina.

les contes *angano*, la technologie du fer est toujours associée aux hauts faits des "héros civilisateurs". Le conte d'*Iboniamasiboniamanoro* (Dahle, 1962) en est une illustration (1). Aussi, pour Ibonia, les parties les plus importantes du corps sont alors assimilées au différents matériels du fondeur et du forgeron (cf. Fig. p. 195).

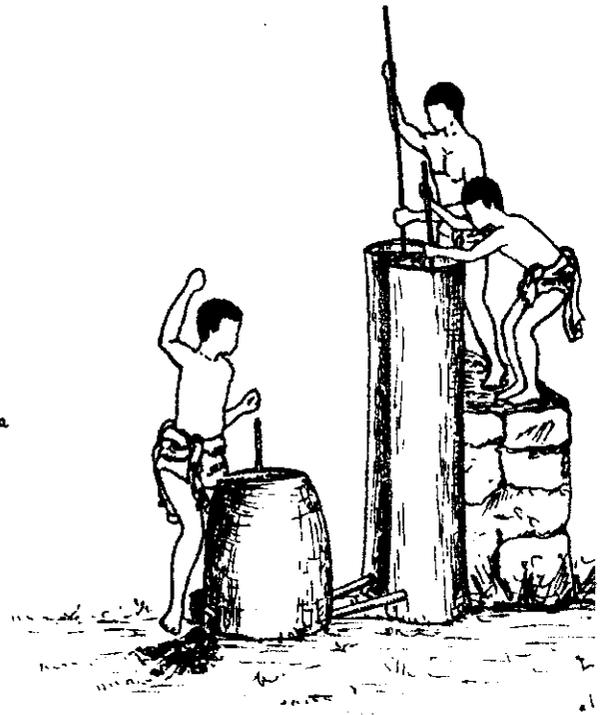
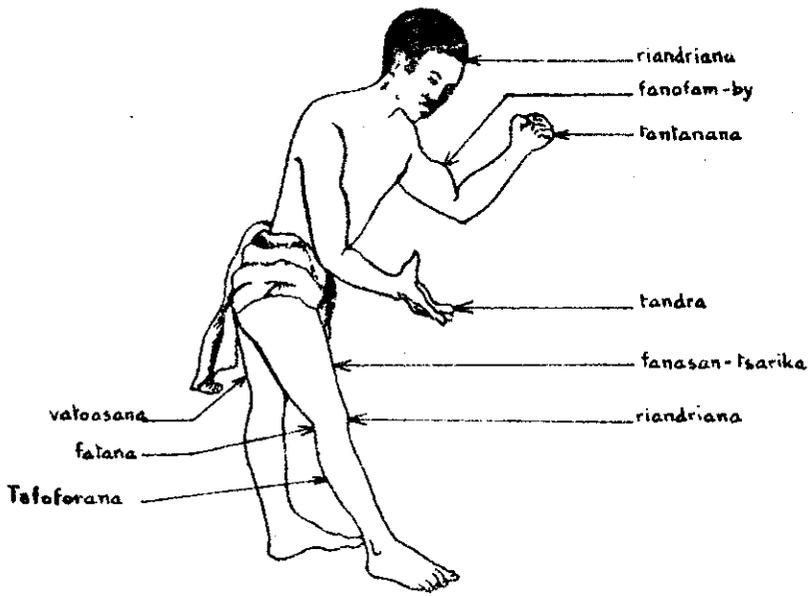
"Ny feny an'ila fanasan-tsarika, ny feny an'ila vatoasana, ny lohany miandriana fanasam-by, ny tanany tantanana, ny rantsany tandra, ny laferany fatana, ny kibon-dranjony tafoforana, ny sandrin-tanany tsofalahy fanofam-by".

Litt. "Sa cuisse constitue la pierre plate servant à laver le linge, l'autre cuisse est une pierre à affûter, sa tête est l'enclume, ses mains les marteaux, ses doigts les tenailles, la partie derrière le genou le foyer, ses jambes les soufflets de forge et ses bras liment à la trempe".

J'ai tenté de représenter cette "anatomie technologique" d'Ibonia sur la planche (voir p. 195).

Le rôle de groupes migrants dans la diffusion des techniques métallurgiques s'impose à l'esprit, lorsque Ravelonarivo mentionne l'arrivée de la métallurgie à Merikanjaka ou quand Randriamarolaza évoque l'introduction du travail du fer chez les Betsileo depuis l'Imerina. Plus concrètement, on verra que dans l'Androy les sites métallurgiques les plus récents (XVII-XIX^e siècle) sont attribués à des gens d'origine tanosy (cf. infra p. 152). En pays mahafaly, dans le sud-ouest, les traditions orales attribuent l'origine de la métallurgie à des immigrants.

(1) Selon Roche (1984), ce conte relate d'abord "la naissance merveilleuse d'Ibonia et pose le problème de la descendance du Prince du Milieu". Ensuite, il "relate la préparation d'Ibonia à différentes épreuves" à surmonter concernant "la prise de possession d'un espace clos, mouvant, hétérogène". Le Prince doit établir "sa légitimité sur un territoire qui est un espace dynamique et peu stable" et la dernière partie "relate les exploits d'Ibonia, son triomphe sur différents Princes : ceux du Sud, du Nord, de l'Est et de l'Ouest", ainsi que sur son rival qui a enlevé sa promise.



Fusion



Atelier de forge

ERNST

Les forgerons mahafaly dénommées "*Falokaombe mahandro vato*" littéralement "ceux qui font cuire la pierre" seraient des gens venus à Madagascar depuis des temps immémoriaux qui auraient apporté avec eux une nouvelle technologie non encore maîtrisée par les populations locales. Selon l'informateur Vanankara :

"Des Noirs américains (?) venus depuis très longtemps, ont apporté la technique du fer aux Malgaches (lors de la période des guerres intestines). Ils ont créé la forge, cuit les pierres, changé les lingots en saçais, en bèches, ce que nous les Malgaches, ne savions pas. Mais ces gens sont venus de l'étranger depuis longtemps" (1).

Le lieu de ces exploits métallurgiques (2) aurait été Ampasimahanoro (3) qui fut au XVIII^e siècle la capitale royale de la dynastie Maroseranana.

Les origines mythiques précédemment soulevées, ont insisté sur la participation "divine" ou plus précisément sur la participation des étrangers dans l'introduction et les origines des minéraux et du travail du fer. On peut penser que cette conception traduit une certaine psychologie, à savoir que les étrangers sont presque toujours auréolés d'un certain mystère. La plupart du temps aussi, comme ils possèdent une supériorité technologique, on leur octroie aisément les changements introduits dans la société. La maîtrise technologique du travail du fer leur a favorisé par exemple, une expansion territoriale. Et c'est ainsi que se sont établies les différentes versions légitimant les menées et les actes des anciens souverains ; ceci est flagrant pour Andriamanelo en Imerina.

III.2 - Pites et interdits

Tout ce qui a rapport à la métallurgie du fer, et à plus forte raison, la matériel obtenu à partir du métal fer est frappé de nombreux interdits (*fady*) nécessitant leur respect.

-
- (1) "... *Fa ty niboahana ndaty boaka an-dafe aïe karazana amerikana mainte... ie namorona tefana eo, o vato o nahandroane, ny tefene nanjary lefo, nanjary vera e, fa tsy raha nahay raha, raha zahay malagasy atoke, fa i ndaty reo hoela baka ampita ane...*"
 - (2) "... *ary ty Ampasimahanoro toy ty tany misy iereo nifanefea iareo Falokaombe*".
 - (3) Ampasimahanoro signifierait "le sable qui rend fertile, qui rend prospère".

Ces interdits sont observés durant les différentes étapes de transformation du métal, depuis sa recherche jusqu'à la conception finale dans l'atelier de forge. La signification profonde de ces rites et interdits se rattache aux différentes images qui y sont liées.

Tout un complexe de la nature, en général, est à l'origine de ces coutumes. Ces conceptions relèvent parfois de l'universel, même si à Madagascar elles présentent leur propre originalité.

2.1. Les Malgaches, la nature, le fer

Le fer, en tant que minéral, est tiré du ventre de la terre (*ny tany* la matrice). Celle-ci, par ailleurs, peut tout donner et tout offrir - l'alimentation, les arbres, les minéraux, etc.- mais elle peut aussi récupérer -par la mort- toute chose ou tout être, comme bon lui semble.

De ce fait, la Terre et ses dérivés sont dotés d'une puissance surnaturelle à laquelle se rattachent certaines vertus, certains pouvoirs le *hasina*, comparable au *mana* océanien. Et ce sont les *Zavatra* (sortes d'esprits mais littéralement "choses") ou *angatra* qui focalisent ces vertus et pouvoirs dans les êtres aussi bien animal que végétal ou minéral.

Ces *zavatra* et *ançatra* animent tout ce qui se trouve sur la terre et dans la terre. Ils doivent être pris en considération et leurs *fady* (interdits) de comportements, de culture, etc. sont à respecter sous peine de sanction.

D'après Bloch (1983, p. 280) :

'Le hasina est lié au pouvoir mystique de la nature, plus particulièrement au pouvoir de reproduction, aussi bien dans son aspect humain que dans son aspect agricole'

et j'ajouterai dans son aspect minéral. Avant l'extraction du minerai destiné à être transformé, le remerciement *sao-tany* (1) aux "esprits de la terre" est nécessaire, voire obligatoire si on veut que la terre concède de ses propriétés. Sinon, le fer se cache aux yeux de ceux qu'il n'aime pas. De même, lors de l'extraction, ce même fer localisé en filon peut disparaître dans le cas où les mineurs ou l'assistance en général sont animés de mauvaises intentions ou encore font montre d'attitudes équivoques.

Pour les mineurs, le fer est un *zavatra* (*zavarina* : possédé par un esprit) tout comme l'or qui ne se montre qu'à certaines personnes. Mes informateurs (2, 3) m'ont bien expliqué que l'esprit du fer (*ançà-javatra*), plus précisément le minerai, est très puissant et même sacré (*masina ançatra ny vy*).

On procède aux remerciements par des sacrifices et offrandes obligatoirement accompagnées de prières (voir I.2 et III.3). Aujourd'hui les mineurs et les forestiers offrent du *toaka gasy* (alcool local) aux esprits de la terre, de la forêt ou des eaux. En réalité, ils versent une petite quantité sur le sol et se partagent le reste. Autrefois, il était plus courant de faire un sacrifice de coq ayant déjà chanté, de mouton et plus rarement de zébu. En revanche, le sacrifice d'un bouc ou d'une chèvre est interdit, car c'est un animal muet (4). Le sacrifice d'animal est encore parfois pratiqué, mais la pratique d'aspersion d'alcool semble la plus fréquente (5)

-
- (1) Randriamanalina Jérôme, Ankerana. Entretien enregistré le 17 nov. 1982.
 - (2) Rabarison Jean-Pierre, Merikanjaka, Entretien enregistré le 15 nov. 1982
 - (3) Entretien avec le pasteur Ravelonarivo, Merikanjaka, décembre 1982 :
"... Fa izao mantsy, asa raha efa nisy hilasa taminareo, fa rehefa fantatra hoe 'ty tany 'ty misy vy... de nisy sorona atao aloha. C'est que, je ne sais pas si l'on vous en a déjà parlé, quand on sait qu'un endroit recèle du fer... on doit procéder à un holocauste".
 - (4) Entretien avec les femmes à Tsiacompariry en janvier 1983
 - (5) A Amoronkay, Razanadrakoto a invoqué nommément *Fotsivonjakoho* (*Zazavavin-drano*, esprit des eaux), *Menavolo* (*Vazimba*).

A propos précisément du sacrifice du coq, que la plupart de mes informateurs m'ont cité, je relève cette précision dans l'étude de Bakoly Domenichini-Ramiararanana sur les "Ohabolana et Hainteny" (1983, note 34, p. 458) :

"Outre ce que dit Drury de la vénération des Vazimba de son temps pour les coqs (1) (et pour ces autres animaux solaires que sont (1) les lézards), on trouve la trace de ces premiers sacrifices propitiatoires de coqs : dans ceux qui sont offerts, sur les tombes et les lieux dits vazimba, par des personnes qui en ignorent certes l'origine, mais qui se rappellent encore que c'était là le véritable sacrifice Vazimba. Et aujourd'hui encore, celui qui consulte un "Mpanandro" lui apporte un coq...."

On se rappelle que le souverain Andriamanelo auquel la mythologie octroie le début de la maîtrise de la technologie du fer est considéré comme descendant de vazimba.

En outre, dans la conception malgache du monde et de l'homme, les mêmes termes sont utilisés indistinctement pour le monde animal, ainsi que pour les univers végétal et minéral. De fait, dans la conception des métallurgistes, le fer, assimilé à un être vivant, mâle de préférence (*vy lahy*) (2) possède des attributs et des réactions humains. A l'image de l'homme, l'arbre, le minéral surtout est doté d'yeux (*maso*), de tronc (*vatoana*) et aussi de membres : bras (*tanana*), doigts (*vantsana*). Il peut évoluer et grandir (*maniry*), fuir (*mandositra*), ou encore disparaître et se cacher selon ses caprices pour ne réapparaître qu'après des jours, voire des années, le plus souvent après sept ans (3). Il peut aussi mourir (*maty*).

Un autre point important caractérise la conception de la nature par les Malgaches : la suprématie de l'Eau par rapport à la Terre.

A ce propos, Molet (1979, t. 1, p. 109) avait écrit :

"S'il fallait établir une hiérarchie de divinité ou de présence entre la terre et l'eau, il semble qu'aussi sainte que soit la terre, l'eau l'emporte sur elle".

(1) C'est moi qui souligne.

(2) Entretien avec les femmes à Tsiacompaniry, Janvier 1983.

(3) Rabarison Jean-Pierre, Merikanjaka.

En fait, la hiérarchisation des forces vitales se trouve résumée dans le conte d'*Ibotity* -le Tout Petit- qui s'est cassé le fémur en tombant d'un arbre. Ibotity a voulu savoir qui détient la force suprême et a remonté la chaîne des valeurs. Le dernier paragraphe du conte présente alors la chaîne suivante :

"C'est Seigneur-Dieu qui détient la force, dit Ibotity, puisque Seigneur-Dieu a vaincu le tanguin, le tanguin a tué le sorcier, le sorcier a fait mourir l'homme, l'homme a fendu le rocher, le rocher a brisé la barque, la barque a fendu l'eau, l'eau a éteint le feu, le feu a fondu le couteau, le couteau a coupé la corde, la corde a lié le chat, le chat a tué le rat, le rat a creusé la colline, la colline s'est opposée au vent, le vent a obattu l'arbre, l'arbre a cassé le fémur du Tout-Petit" (Domenichini-Ramiaramana, 1974, p. 40).

Cette suite établit la hiérarchie entre la force divine, les forces du mal, l'homme, l'animal et les éléments de la nature ainsi que les objets travaillés et les produits humains. On comprendra ainsi la signification de la métaphore suivante : *raha voizim-pangady, Ikopa tsy ambanam-by*" si on utilise une bêche comme pagaie, il est interdit de menacer l'Ikona par du fer". La bêche, comme le couteau, est un outil en fer ; et dans la chaîne établie par Ibotity, l'eau -représentée ici par le fleuve Ikopa- est de loin supérieure au fer. De même, le billot (de bois) que la hache ne peut fendre s'explique compte tenu de cette hiérarchisation : *raha kanontabe hianjera hiana, izaho akalamanta tsy torom-pamaky* "seriez-vous le maillet de fer qui va frapper, moi je suis le billot que la hache ne peut fendre".

Les traditionnistes ont insisté sur le fait que la ferme enceinte et le prince (*andriana*) et par extension les nobles (*andriana* également) en général, "tuent" et "font fuir" le minerai chaque fois qu'ils regardent l'intérieur d'un oisement. Le minerai est condamné à "mourir", car il ne peut se mesurer au foetus et au noble, des êtres plus puissants que lui. L'expression malgache usuelle pour désigner la ferme enceinte : *"mitondra rano"* (1) (elle porte de l'eau, Kolet, t. 1, p. 106) explique alors cette puissance du foetus par rapport au minerai. Le pasteur Ravelonarivo avait lui aussi utilisé cette image (2). Pour les nobles, les nombreux rythmes associent la venue de souverains par les Eaux, les Océans et les Écumes peuvent expliquer leur suprématie. Divers contes relatent d'ailleurs la venue d'ondines descendues du ciel et

(1) Le *zazaranjo* est l'enfant mort à la naissance ou même l'enfant non circoncis que l'on enterre auprès du tombeau, mais à l'extérieur.

(2) Pasteur Ravelonarivo, Merikanjaka : *"vehivavy olona mitondra rano..."*.

épousant des humains sur la terre. Enfin, une autre croyance populaire appuie cette notion de la suprématie de l'eau sur la terre ; la Terre ne féconde pas tant que l'Eau (c'est-à-dire la pluie) ne l'a pas épousée (*vacân'ny orana ny tany*).

Les autres rites et interdits sur la métallurgie reflètent le même lien avec les conceptions mythologiques anciennes.

2.2. Symbolisme relié au travail du fer

Les informations que j'ai obtenues auprès des métallurgistes de la région de Merikanjaka sont édifiantes sur l'assimilation du travail du fer aux notions et actes humains.

La complémentarité entre les deux entités "mâle et femelle" se manifeste lors des différentes étapes de transformation du minerai, dans les participations et dans les métaphores servant à désigner l'ensemble du matériel, notamment de fusion.

A l'épuisement d'un gisement, ce sont les femmes qui localisent le nouveau lieu d'extraction. Les plus expertes donnent leur accord (1).

Et les hommes auront la charge d'évaluer la qualité et la teneur du gisement. A mon avis, les femmes expertes peuvent être assimilées aux *renin-jaza* (les accoucheuses, les matrones) spécialistes des traitements des femmes, des mères de famille. Et le minerai "en gestation" dans le ventre de la terre (*an-kibon'ny tany*) est pareil à l'enfant que la femme porte en son sein. Les hommes, par leurs actes, auront pour devoir "d'accélérer la maturation" de cet enfant, et de provoquer sa naissance. Ce but ne sera atteint que si l'on matérialise l'acte de procréation, à savoir l'union entre l'homme et la femme. Une simulation de cette union charnelle homme-femme se reflète ainsi dans les actions des mineurs : les participations, le matériel utilisé et la réalisation des diverses opérations.

(1) Tsiazompaniry, Janvier 1933 : *'Avy ile /ilay/ vehivavy efa zatra mijery azy... Ato no izy fa aza mifindra intsony* "Les femmes habituées donnent leur accord en disant : il est bien là, ne cherchez plus ailleurs."

Seuls les hommes peuvent être présents dans le piselement. Ils y observent des positions données ("accroupis, les genoux toujours ouverts") et émettent des "grognements" (1), chaque fois qu'ils plantent le pic (*tsolo*) dans le minerai.

Les hommes sont chargés de l'extraction, il est donc normal que ce soient les femmes (ou éventuellement des travestis) qui s'occupent du lavage du minerai. Ce sont aussi les femmes qui recherchent le combustible pour la fusion et pour l'affinage. Ingahibe Tovo n'a pas été explicite dans l'association du combustible à la notion de "femme". Mais il a toutefois précisé que les femmes doivent chercher le charbon (2). Le fer-mâle (*vy lahny*) est ajouté au charbon-ferelle (*arina-vehivavy*).

Si, durant l'opération d'extraction, la décence est de mise, il en va différemment au cours du lavage. Lors de l'extraction, les injures ou les exclamations grossières et obscènes sont absolument interdites ; mais au lavage, les conversations sont plus libertines (3). Les femmes à Tsiazompaniry et Razanadrakoto à Ankerana ont argué de la nécessité pour le minerai d'être en harmonie avec son milieu, ce qui favorisera son développement. Les esprits et les aïeux ne doivent pas être choqués par les paroles crues, impudiques et blessant les oreilles. En fait, comme beaucoup de monde participe à l'extraction, la prohibition a pour but de ménager la pudeur. Dans la société traditionnelle malgache, il n'est pas de bonne éducation de manquer d'égards à ses aînés, ses parents ou ses enfants. Partout où se trouve rassemblé un groupe de gens, les Malgaches veillent toujours à se considérer comme frères et soeurs, car il peut s'y trouver des *olom-pady* (des personnes avec lesquelles on ne peut avoir des conversations libertines, et à fortiori avec lesquelles on ne pourrait avoir des

-
- (1) Tsiazompaniry, Janvier 1983 : "... mamely 'zany ny lahilahy han ! han ! satria monko zavatra hampiraisina" "les hommes font han ! han ! parce que c'est quelque chose à assembler". L'accouplement se traduit en malgache par le terme de "firaisana".
- (2) Ingahibe Tovo, décembre 1982 : "... fa ny an'ny vahivavy fandrendrehana, an'antambarana an'ny 'le vy no hakany arina..." "mais les femmes cherchent le charbon pour la fusion et pour l'affinage (l'assemblage du fer)".
- (3) Tsiazompaniry, Janvier 1983 : "Resaka akora lava tiany. Na resaka vangavanga aza ataonao, 'tsisy antony intsony 'zany' "Il aime les conversations qui amènent la joie. Vous pouvez même avoir des bavardages libertins, ça ne fait rien". Le terme *vangavanga* traduit ici par libertin désigne aussi la couleur sur fond blanc tâcheté de noir ou de rouge.

relations sexuelles). L'ensemble des vieilles personnes constitue les parents : père et mère (*ray aman-dreny*), les jeunes se considèrent comme frère et sœur (*anadahy sy anabavy*). En outre, les injures les plus grossières se rapportent à l'inceste (Que ton frère -ou ta mère, ou ta sœur, etc. - t'épouse !). Sur le même plan, les serments les plus importants sont ceux faisant allusion à l'inceste *ngoso anabavy* (1), pour un homme c'est dire le serment de commettre l'inceste avec sa sœur, si ce qu'il dit n'est pas vrai, etc.

C'est lors de la fusion que le symbolisme de la complémentarité entre le mâle et la femelle atteint son apogée. Hommes et femmes, des couples, deux en général, se partagent un même fourneau.

Les deux entités mâle et femelle qui doivent être présentes chez les acteurs de la technologie, se retrouvent dans l'appellation du matériel qui recourt parfois à l'anatomie humaine. Ces entités traduisent dans leurs actes et leur conception l'union charnelle.

Deux couples d'époux se partagent presque toujours le travail au fourneau de réduction. Au cours du soufflage, les deux couples se succèdent et ils miment l'acte de l'accouplement par leurs mouvements pour faire fonctionner les soufflets. Une même intensité de feu doit être obtenue à l'intérieur du fourneau et ceci n'est possible que si les deux personnes (2) coordonnent leurs mouvements en leur faisant subir un rythme donné (3) Curieusement, ce concept touchant au feu a aussi été observé anciennement dans l'Inde. Mircea Eliade dit à ce sujet (1977, p. 32) :

"Le feu lui-même était considéré comme le résultat ("la progéniture") d'une union sexuelle : il naissait à la suite d'un mouvement de va-et-vient (assimilé à la copulation) d'une baquette (représentant l'élément masculin) dans une entaille faite dans un morceau de bois (élément féminin)".

(1) Weber : *ngoso*, au propre il paraît signifier commerce illicite avec quelqu'un, au figuré serrant par lequel on semble s'obliger à tenter ce commerce".

(2) Tsiazompaniry, Janvier 1933 : "... Tsy vitan'ny lehilahy irery... Lahilahy sy vahivavy no miaraka. Aina hiampifamenoana. "Seul un homme ne peut l'accomplir. Homme et femme s'y mettent. Deux forces qui se complètent. C'est clair".

(3) Tsiazompaniry, Janvier 1933 : "... 'zany hoe mamonjivonjy le vehivavy, 'zany hoe kintakintana mamonjy le an'ny lehilahy satria ny an'azy mafy, ka ny lehilahy sy ny vehivavy tsy mitovy. De tohanana haingana ny azy de sahala ny siroborobon'ny afo... C'est-à-dire que les femmes doivent se presser pour être à la mesure des hommes, comme ça, on a la même intensité du feu".

L'aspect réaliste de la copulation est aussi souligné lors de la mise au point de la cadence sur laquelle se base l'équipe des souffleurs.

A propos du matériel utilisé, le symbolisme relatif à la complémentarité entre l'homme et la ferre est aussi évident.

Seul l'homme est *mpilozoka* et dirige l'opération (voir supra, p. 38) Seul, il peut manier les *fiaro* bâtons protecteurs qu'il introduit dans le minerai en fusion contenu dans le *lozoka* (initialerent, le *lozoka* (1) servait à désigner des poteaux garnis de trous destinés à recevoir des traverses, dont on se servait pour fermer les portes des villages -petite ouverture).

L'introduction du *didy* dans le fourneau constitue un moment essentiel où la dualité homme/ferre s'affirme. Les *fiaro* sont plantés dans le minerai en fusion, ce sont des phallus et le *trano tanika* ainsi que le minerai représentent le vagin. La ferre n'ayant pas les attributs de l'homme ne peut donc inconsidérément s'arroger le droit au *filozohana* (substantif de *lozoka*) et enjamber les tuyères d'aération *sony* (2) ou *fe mena* (chez les Mahafaly, littéralement cuisses rouges).

J.C. Hébert (1977, pp. 4-5) a étudié ce *fady* de l'enjambement qui se rencontre souvent dans la société traditionnelle malgache, mais il ne l'a pas signalé à propos de la métallurgie. Il observe que ce *fady* a trait à un... 'interdit sexuel, l'enjambement étant considéré comme l'image de la copulation'. Aussi 'l'enjambement pratiqué sur une personne de même sexe serait une familiarité assimilée à de la goujaterie'. Il est inconcevable que la ferre assume le rôle du fondeur. L'exercice de cette fonction signifierait qu'elle est capable d'assurer l'initiative de la réussite de la fusion, assimilée au développement normal de l'enfant -le minerai- en gestation dans le ventre du fourneau, et de l'amener à la naissance.

(1) Abinal et Malzac (Ed. 1970). Dictionnaire malgache-français.

(2) Inqahibe Tovo, décembre 1982 : "... *tsy mahazo mandika eo raha vehivavy. Tsy mahazo mandika manapaka eo. Une ferre ne peut l'enjamber*" et Tsiazorpaniry, Entretien avec les femmes : "*My vehivavy tsy afaka milozoka. Tsy afaka mihitsy. 'Zay mamosavy vintana fa tsy afaka milozoka ny vehivavy. Une ferre ne peut être mpilozoka. Ca lui est absolument interdit, car elle va à l'encontre de l'ordre établi*".

Or, la condition de réussite de la naissance de l'enfant, donc la fusion repose sur le respect des tabous, ici le non-enjambement des tuyères par les ferres (*tsy mandika sony*). Pour Hébert "la non-observation du tabou de l'enjambement provoque des conséquences désastreuses. Ce peut être une maladie grave entraînant la mort, la stérilité d'une femme, un accouchement difficile ou la mort de l'enfant attendu, parfois aussi la mort de la femme au moment de l'accouchement" ici le *tanika maty* c'est-à-dire "la mort de la coulée".

La complémentarité mâle-femelle fait explicitement référence à l'anatomie humaine dans l'appellation du matériel. Le *didy* est relié aux *sony* qui peut aussi désigner les lèvres vulvaires (1).

L'assimilation du minerai à un être humain ne s'applique pas seulement à celui encore dans le pisenent. Le minerai en fusion, lui aussi, agit comme une personne, parfois comme un bébé. La fusion évacue ses déchets (*mangery* "aller aux selles") mais il faut l'y amener tout comme les petits enfants (*hamoangerena*) sinon elle vomit (*miorika*). Le fondeur entoure de prévenances le fourneau (*manotrona*) avant de décider l'évacuation des laitiers tout comme les ferres entourent (*manotrona*) une parturiente lors de l'accouchement. La terminologie utilisée traduit le fait que l'opération de fusion exige de la délicatesse à son égard. Dans le cas contraire, le minerai peut encore réagir en rejoignant le domaine des "esprits" d'où on l'a sorti, en ne se conformant pas aux injonctions des métallurgistes.

La fusion peut aussi rater, mourir (*maty*) si les usages n'ont pas été observés, lors du remerciement aux esprits et aux ancêtres, ou encore à l'"entourage" où se décide l'évacuation des laitiers, si l'interdit des relations sexuelles avant l'opération a été reconnu.

Comme la civilisation malgache aime la plurisignification, l'opération de fusion emprunte aussi au vocabulaire culinaire et pas seulement au vocabulaire de la dualité sexuelle. Ainsi, le fourneau est désigné par l'expression *trano tanika* "la maison où mijote le minerai". Le mot *tanika*, en effet, est en cuisine usité pour désigner une forme de cuisson qui fait appel à une utilisation continue et sur une longue durée d'un feu vif. Les opérations possèdent aussi des termes propres à la métallurgie qu'on ne peut rattacher à aucun autre domaine.

(1) Terme encore utilisé dans le sud-est (communication personnelle de Narivelo Rajaonarirana).

A l'origine, le premier sens du terme *rendrika* est "chaviré, sombré", mais ici le sens est bien spécifique, de même le terme pour le linpot (*fonja*) qui passe ensuite au forgeage. Notons que le champ sémantique des termes de la métallurgie montre une grande proximité avec celui de la céramique traditionnelle, le *tefy* est un terme signifiant le modelage, la fabrication (voir infra, p. 243) ; mais il sert aussi à désigner toute technique recourant au pétrissage, au modelage de substances tirées de la terre. Ainsi *tefy tanimanga* désigne l'art de l'argile (céramique), *tefy volamena* l'orfèvrerie (or), *tefy volafotsy* (argent) la bijouterie de l'argent ou encore *tefy vifotsy* la ferblanterie, etc.

2.2.1. Femmes et nobles face au fer

Le précédent paragraphe a surtout dégagé et analysé le symbolisme associé au travail du fer. L'accent a été mis sur la division sexuelle dans les participations et aussi sur la collaboration nécessaire entre l'homme et la femme dans la préparation et la fusion. L'analyse va maintenant porter sur les problèmes relatifs à la présence féminine et à ce qui lui est assimilé : la présence de garçons non circoncis. Une idée de force, de puissance est rattachée au fer associé au principe mâle. Tout ce qui véhicule le principe féminin est alors prohibé aux abords immédiats de la forge. Il faut éloigner tout ce qui risque de faire perdre au fer sa résistance ou de faire rater les diverses opérations techniques. Autrefois, l'interdiction était absolue dans toute aire où le fer était travaillé, surtout pour les petites filles. Plus tard cependant, l'interdit n'a plus été aussi strict (1).

Lors de l'extraction, les femmes enceintes ne doivent pas jeter un coup d'oeil à l'intérieur du gisement pour ne pas "tuer" le minerai. Sur un plan général, il est déconseillé aux femmes de se mettre en présence de tout objet en fer : l'*ançady*, la hache, etc.

(1) Pasteur Pavelonarivo, Merikanjaka : "Ka ny vehivavy tsy manana anjara, fa ny lehilahy ihany no manana anjara tamin'io... Tsaroako tsara fahiny raha... ny raibenay tatsy Ambalanirana tatsy no nonefy izy, re'fa misy vy atseriny izany hoe vy anankiroa atambany ka mitsiditsidika eo ny ankizivavy de... tsy mitambatra mihitsy raha ohatra mitsiditsidika eo izy, hoy izy. Les hommes seuls y prennent part mais pas les femmes... Je me souviens très bien autrefois... de notre grand-père qui forgeait à Ambalanirana, quand il assemblait deux fers et que des jeunes filles regardaient... les fers ne se soudent pas si elles jettent un coup d'oeil, disait-il".

2.2.2. *L'interdit du sang*

Les femmes en menstrues sont frappées du tabou de circulation dans l'aire où le fer est travaillé.

Ce tabou du sang menstruel tire son origine du fond des âges et reste en vigueur dans les sociétés respectant les coutumes traditionnelles, à plus forte raison lors des cérémonies faisant appel à des rites sanglants comme l'a montré L. Makarius à propos des tabous du forgeron (1966). Le sang ne peut être touché, car le faire équivaut à l'appropriation de sa puissance magique. Un interdit serait violé si le contact avec le sang est réalisé en dehors d'opérations très délicates comme la réduction du minerai de fer. Le sang est toujours associé à tout danger mettant en péril la vie de l'homme. Dans la pensée populaire, la perte de sang est nécessairement suivie de la mort. Aussi les femmes "saignant" tous les mois et survivant miraculeusement sont considérées être en relation avec des forces surnaturelles. Elles maîtrisent une force vitale. En outre, le fait que les femmes "saignant" ne peuvent pas concevoir donc, ne peuvent pas assurer la descendance - a progressivement imposé l'idée qu'elles sont impures et dangereuses pour l'homme et la société. En conséquence, la présence d'une femme ayant ses règles dans tout rite où il y a acte de procréation constitue un véritable danger. Elle est exclue des importantes activités sociales et tout ce qu'elle touche est rituellement purifié avant la réutilisation, sinon détruit. D'ailleurs, un interdit encore puissant à l'heure actuelle est celui qui défend les relations sexuelles durant la période de menstrues d'une femme. Chez certains groupes, il est même interdit à la femme de partager les couchés de son mari pendant cette période. La notion d'impureté de la femme associée au danger qu'elle véhicule est perçue comme pouvant diminuer la force de l'homme. Par extension, la femme est écartée de toute opération qui exige de l'homme une bonne condition physique lors d'opérations où il doit fournir toutes ses forces. Les relations sexuelles sont ainsi interdites la veille de l'opération de fusion. Chez les Nafa en Afrique, Podlewski (1966) a remarqué la consommation de certains aliments destinés à donner un surcroît d'énergie, parallèlement à cette abstinence sexuelle.

Chez les métallurgistes d'Ankerana, les femmes à Tsiazompaniry ont été catégoriques au sujet de cette prohibition qui, si elle n'est pas observée conduit à l'échec inévitable de l'opération. Selon les croyances locales, la part de minerai, appartenant au couple n'ayant pas observé

l'interdit n'entrerait pas en fusion. On a vu que la transformation du minerai traduit une procréation, une naissance ; et ceci ne pourrait donc être réalisé en deux fois.

Cette coutume est aussi observée lors de la circoncision. Il est absolument interdit aux parents d'avoir des relations sexuelles la veille de la cérémonie au cours de laquelle du sang doit être versé, où il y a violation de tabou. Et l'encouragement de ces mêmes relations durant les funérailles par exemple (la nuit dite *alin-dratsy*) constitue le contrepoint de cette coutume. Une idée de revivification et de retour à la vie prime ici.

D'autres activités sont également déconseillées aux femmes qui véhiculent un danger et l'impureté car elles seraient nécessairement vouées à l'échec ou à la "mort". On cite la fabrication du tambour - en tendre la peau - brûler l'argile pour l'obtention des briques. Les hommes évitent aussi de manger tout animal même des poulets dont le sang a été versé par une femme. Cet interdit est encore vivace chez les groupes de population du Sud-Est. Les garçons non circoncis sont frappés des mêmes règles. Dans la société traditionnelle, tant qu'ils n'ont pas subi la circoncision, ils sont relégués dans le groupe des femmes (1).

Un dernier point relatif à ce tabou de sang se remarque dans les sacrifices. Le point de départ de l'extraction coïncide avec l'endroit où le sang de l'animal donné en offrande, a coulé (2). Mircea Eliade (1977, pp. 24-26) a expliqué le sens profond de ces sacrifices sanglants "*en tant que condition de toute création et qui introduisent l'idée que la vie ne peut s'engendrer qu'à partir d'une autre vie qu'on immole*". Le processus de développement du minerai extrait de la Terre-mère est accéléré dans le fourneau - symbolisant le ventre de la mère - où il finit sa gestation. L'homme qui dirige les opérations, en procédant aux sacrifices d'animaux, donne une part de lui-même pour que la fusion réussisse. Mircea Eliade écrit sur ce sujet (1977, pp. 24-26) :

"On n'arrive à animer ce qu'on a créé qu'en lui transmettant sa propre vie (sang, larmes, sperme, "âme" etc.)"

(1) Dans le Sud-Est, ils n'ont pas accès à la *tranobe* (maison rituelle), et après leur mort, ils reçoivent peu d'égards.

(2) Ou bien, par substitution, là où l'alcool a été répandu.

Une des conditions de réussite de la fusion repose donc non seulement dans le respect des interdits, mais aussi dans le don d'une partie de soi.

L'extraction du métal fondu du fourneau constitue le temps fort de l'accélération du développement du minerai hors de son lieu d'origine. En effet, celle-ci symbolise une naissance provoquée - parfois en catastrophe-. On se rappelle la naissance d'Ibonia (voir supra, p. 194) assimilée à une césarienne. De tous les contes et mythes, seul celui d'Ibonia mentionne le travail du fer. Les différentes parties du corps du héros sont d'ailleurs comparées aux outils du métallurgiste. Sa naissance, à peu de détails près, schématise l'extraction du lingot du fourneau de réduction, pour un deuxième passage au feu à l'affinage. Après être resté en gestation sept années dans le ventre de sa mère -Rasoabemanana- Ibonia lui a demandé d'avaler un couteau, car le temps est venu pour lui de 'naître'. Ce couteau lui a servi à ouvrir le ventre de sa mère pour qu'il sorte et il a tout de suite sauté dans le feu.

2.2.3. Les nobles

Comme pour les femmes, le groupe des nobles est celui touché par les interdits dans le domaine de transformation du métal fer.

Un parallèle peut même être établi entre les prohibitions frappant et les femmes et les nobles. Les nobles, pour ne pas tuer un gisement ne sont pas autorisés à y jeter le moindre coup d'oeil (1). L'épuisement du minerai (la mort) en est imputé à la non observation de cet interdit (2) (voir aussi supra, p. 35). La raison évoquée est la prétendue puissance plus grande et

(1) Pasteur Ravelonarivo, Merikanjaka : "... *Tety amin'ny tety dia tsy mahazo mijery lava-by ny andriana... Ka amin'ny fotoana hediavana azy voalohany, de tsy mahazo manatrika eo na mijery an'io aloha ny andriana... ihy andriana mahery noho ny vy ka mihemotra tsy hita any izy. Chez nous, les nobles andriana n'étaient pas autorisés à regarder un gisement de fer... Et au moment où on procédait à l'extraction du minerai, les andriana ne devaient pas y assister.. Les andriana sont plus puissants que le fer qui se cache alors".*

(2) Inehibe Tovo, Falofika : "Asa, izany no tena fady : ny andriana tsy mahazo mitsidika lava-by mihitsy. Zao 'le lava-binao eo andrefan-tanàna io 'zao, vy tsy lany hatru ny fahiny tany rasy io, notsirihan-drizareo anan'na 'reo dia maty. Maty le vy. Les nobles andriana ne doivent absolument pas jeter un coup d'oeil dans un gisement de fer. A l'ouest du village, nous avons un gisement inépuisable, exploité depuis nos ancêtres : ceux-là (les andriana) y ont jeté un coup d'oeil, maintenant, on ne peut plus l'exploiter. Le fer (gisement) est mort".

plus conséquente de l'*andriana* sur le minerai. Les *andriana* ne peuvent et ne doivent assister ni au début des opérations de fusion, ni à la récupération de la loube du fourneau (1). En fait, ils sont écartés des opérations de transformation du métal ; leur présence n'est tolérée qu'en dehors des opérations délicates. Ainsi que vis-à-vis du foetus, le minerai préfère se cacher et fuir face aux *andriana* qui sont plus puissants que lui. Le fer animé d'un certain pouvoir (*masina ançatra*) est considéré comme sacré. Mais conformément aux croyances traditionnelles, le fer et le noble ne peuvent que se tuer. Ils ont deux destins opposés (voir n. 219). Par ailleurs le noble a propriété de vie, il peut procéder aux sacrifices sanglants. C'est donc un violateur de tabou.

Sur un autre point, la suprématie de l'*andriana* sur le fer peut se comprendre par l'empirisme dont relève la domination du métal. Il n'y a pas de véritable maîtrise technologique. Le fer, à l'état de minerai et non encore fondu, appartient aux esprits et vit en relation avec les ancêtres. Or, les nobles et surtout ceux qui détiennent le pouvoir, sont en relation et avec "dieu" (*Anđriamanitra* ou *Zmahary* selon les informateurs) et les ancêtres. Ils en sont les représentants sur la terre et le droit de régner ainsi que leur puissance leur viennent de ces entités. Ces dernières leur sont particulièrement favorables et ce caractère ne peut aller qu'à l'encontre du fer.

2.3. Pouvoirs relatifs au travail de la métallurgie

Toute entreprise peut susciter la jalousie et la malveillance. C'est le cas pour le travail du fer, comme pour la construction d'un tombeau ou l'extraction de la pierre, etc., une surveillance assidue est nécessaire. De la conformité aux rites, dépend la réussite des opérations. Le fer exige une atmosphère générale de gaîté et ne tolère aucune déviation nuisible à son développement harmonieux. Un écart inexcusé est sanctionné par le fer, et des accidents pouvant être fatals. Le fer ne supporte ni les attitudes

(1) Pasteur Ravelonarivo, Merikanjaka : "... amy indrindra indrindra 'le fatana vao hosokafana ; tsy azo tsidihan'andriana... 'Zaho efa nilaza teo fa ny tsy hamelana ny andriana hitsidika ny fatam-by de samy mahery. Amy amin'izany hoe samy mahery izany, ka tsy mahaleo vintana ny andriana ny vy de lasa izy mandositra... et surtout, il est interdit aux *andriana* (nobles) de regarder le fourneau qu'on ouvre... Je vous ai déjà donné tout à l'heure la raison pour laquelle les *andriana* ne doivent pas jeter un coup d'oeil au foyer, c'est qu'ils sont tous les deux puissants. Mais de par cette puissance, le fer ne peut se mesurer aux *andriana* et il s'enfuit (disparaît)".

équivoques, ni les différents verbaux. Mais l'observation des rites n'empêche pas les malveillants d'intervenir. Parmi les sortilèges dont peut être victime l'opération de fusion, on cite le *parasu* (puce), un fragment de cercueil jeté dans le fourneau, ou encore un morceau de linceul qui a déjà été utilisé, ou même un oeuf pourri, des excréments, etc. Tous ces éléments de sortilège ayant un rapport avec la destruction, la mort ou la décomposition, vont à l'encontre de l'acte de procréation symbolisé dans le fourneau. Ces caractères se vérifient d'autant plus que les charmes utilisés pour y remédier consistent en des plantes et objets symbolisant la vie. On utilise alors le plant de *sodifafana* (1), une plante grasse médicinale couramment utilisée contre le rhumatisme - le *sodifafana* est réputé immortel. On cite également le plant d'un *akondro velon-drenu*, un bananier dont le plant-mère est encore vivant ; le plant de *famelona* (2), les composantes *fa-melona* signifient "faire revenir à la vie". Le *vatovelona* (litt. pierre vivante ou pierre vive) est aussi efficace, mais surtout le manacée malgache contre le pouvoir des sorciers, à savoir le pois de terre (*voanjobory* (3) *vuondzeia subterranea*).

Dans les charmes et remèdes, le métal fer et ses dérivés sont craints et leur pouvoir est puissant. On se rappelle les *fiaro* bâtons protecteurs utilisés par le fondeur au cours de la fusion. La première série - les *fiaro fandsatsaham-boalohany* - n'est pas consumée jusqu'à la fin. Ce type de *fiaro* est demandé par les *mpitaiza* (4) qui les administrent à celles qui enfantent, aussi bien les personnes humaines que les femelles des animaux. Ces *fiaro* ont la vertu de faciliter la naissance sans risque de danger pour la vie de la mère. Les *fiaro vatana* sont également demandés par les guérisseurs comme *fanafody* (remèdes). Leur forme pointue est chargée de vertus. On dit que ceux qui boivent une décoction où sont mélangées des brisures

(1) *Bryophyllum calycinum* (Malzac, 1936). Le *sodifafana* est aussi utilisé avec le *zozoro* (souchet, *Cyperus oequalis*) et le *fandrotrarana* (chien-dent, *Triticum repens*) lors de la construction d'une maison. L'association de ces trois plantes au coin nord-est a pour but de s'attirer la chance et le bonheur.

(2) *Cambeya madagascariensis* (Malzac 1936)

(3) Cette plante n'a peut-être pas de vertu particulière. Mais la forme ronde du pois est jugée capable de "faire tourner en rond" les remèdes (*ody*) ou de "faire revenir" à celui qui les a jetés leur influence maléfique.

(4) Ce sont les guérisseurs traditionnels qui utilisent les plantes, les bois, ou toutes sortes de produits chargés de vertus comme les perles, les terres provenant des tombeaux, etc.

de *fiaro vatana* sont inattaquables. Les propriétaires de coqs de combat font avaler à leurs animaux des brisures provenant de tisons ou des fragments du bois qui ont servi à avancer le feu dans le foyer (*soitr'afô*) ; les coqs deviendraient ainsi très combatifs et sortiraient presque toujours victorieux de longs combats. C'est ce deuxième type qui est le plus efficace et il a pour fonction de pallier à tous les dangers. La dernière série de bâtons protecteurs, les *fiaro meloka*, est destinée à se protéger des mauvais desseins de façon à ce que ceux-ci n'aient aucun pouvoir.

Le pouvoir du fer peut être bénéfique, mais il peut également être maléfique. A cause de ce caractère double, il n'est pas rare que sa puissance soit crainte. Autrefois, au temps des royaumes, les idoles les plus respectées (les *sampy*) sont celles qui avaient la possibilité de vaincre cette "puissance". Parmi les idoles royales étudiées par Domenichini (1971), j'en ai relevé quelques-unes ayant cette faculté.

Ainsi l'idole Kelimalaza est comparée à un grand couteau qui ne tranche pas si l'on s'en sert (p. 65) : "*Quiconque est blessé par un couteau ou par une sagaie*", l'idole Kelimalaza le guérit (p. 15). De même, elle protège ceux qui partent en forêt car sa bénédiction les enveloppe. Ceux-ci ne rencontrent aucune embûche durant leur progression et ils ne risquent pas de "trébucher", ne sont pas susceptibles "*d'être blessés ni par la hache, ni par les couteaux*" (p. 71).

L'idole Ratsitantanina, elle aussi, est accompagnée d'un dieu puissant, capable d'*'amollir le fer et de protéger contre les balles des fusils'* (p. 513). C'est également le cas d'Imanjaibola qui "*amollit le fer*" (p. 643). Quant aux idoles Fatsisimba et Ravalolona, elles "*résistent aux sagaies, aux couteaux et aux balles des fusils*" (p. 612 et p. 637).

L'inverse existe aussi : certaines idoles ne tolèrent pas la présence du "fer" dans le lieu où elles sont gardées. On peut penser que c'est pour éviter justement la défaite du "fer" ou le contraire. Toujours est-il qu'aucune sagaie ne peut rester dressée dans la maison où se trouve Rafohitanana (p. 457).

A propos du pouvoir double du fer que nous avons relevé, les croyances lui attribuent donc une valeur soit positive, soit négative. Ce caractère est relié au mystère qui l'auréole. Son influence est recherchée, mais

paradoxalement, sa présence est aussi redoutée. À ce propos, Lars Vig (1977, p. 43) a relevé un exemple précis. Traditionnellement, les Malgaches recourent à la science des devins -guérisseurs pour détecter et guérir les maladies. Si un devin-guérisseur (appelé saint par l'auteur) est appelé, ce dernier prend le soin d'observer l'entourage du malade.

"Si... à son arrivée dans la maison pour faire le sikidy (divination par les graines), le devin aperçoit un objet en fer, il y voit un mauvais présage, car le mot qui désigne fer (vy) ressemble à un autre mot (vina) qui a le sens d'un malheur mystérieux. Une bêche ou une aiguille peuvent aussi être mauvais présages si le 'saint' au moment décisif de la divination s'aperçoit de leur présence -car c'est par la bêche qu'on ouvre la porte du sépulcre et l'aiguille sert à coudre le linceul"

Dans le même sens, l'aspect négatif véhiculé par le matériel en fer dans son utilisation et dans son usage en exige l'éloignement, mieux l'interdit.

À différentes périodes de la vie, on est amené à utiliser des outils ou des instruments en fer : couteaux, ciseaux, outils agricoles, etc. Comme le fer est imprégné du danger du sang nécessairement lié à la vie, l'utilisation en est alors réplémentée. Les objets en fer sont ainsi utilisés avec une extrême prudence sinon même bannis et représentés seulement par un équivalent.

Lors de la naissance ou de la circoncision, un objet tranchant en végétal (notamment en bambou, et le couteau est alors appelé *antsy valiha*) remplace le couteau en fer interdit. Le cordon ombilical ou le prépuce sera coupé avec le couteau en bambou.

Dans la même ordre d'idées, il est également interdit de donner aux garçons non circoncis un couteau, une paire de ciseaux ou tout autre objet en fer. La sauvegarde de la valeur de la circoncision en tant que rite est conservée, mais surtout, le danger d'écoulement de sang avant l'opération est absolument évité. Enfin, lors de la première coupe de cheveux, la personne chargée de l'opération utilise un couteau ou un rasoir, mais les ciseaux sont interdits. Compte tenu de ce que l'on a vu auparavant, on peut penser que ce *fady* s'appuie aussi sur l'éloignement du danger de perte de sang. Et de fait, comme les ciseaux sont formés de deux fers croisés, le risque de blessure, donc perte de la vie est plus grand. Or, tout danger doit être écarté de l'enfant qui va plus tard assurer l'entretien des relations avec les ancêtres.

III.3 - Outils en fer : leur représentation et leur valeur dans la littérature orale

L'étude de la métallurgie du fer ne peut se limiter aux seuls examens et analyses des matériaux provenant des fouilles archéologiques, même si l'interprétation de ces vestiges s'éclaire aussi par l'apport d'autres informations historiques (voir supra pp. 9-32) et littéraires. Aussi la vie quotidienne et la littérature orale font une place au fer qu'on trouve associé à certaines métaphores.

Dans les proverbes (*ohabolana*) et *hainteny* (poèmes de joutes oratoires) (1) considérés aussi comme proverbes par Domenichini-Ramiaramanana (1983), les métaux ne tiennent guère une place importante par rapport aux autres produits de la nature. Les exemples de mon corpus proviennent essentiellement des ouvrages donnant des listes de proverbes notamment les recueils de Cousins et Parrett (1885), celui de Houlder (1960) ainsi que celui de Ny Onja Andriamboavoniv (1960-1962) qui essaie d'expliquer le sens et donne l'historique des proverbes ; les travaux de Domenichini-Ramiaramanana (1969 et 1983) bien sûr, constituent le document le plus complet.

Dans la littérature orale malgache, le fer est assimilé à une chose vivante, douée d'une âme et d'un pouvoir (*hasina*). Ce pouvoir peut être bénéfique mais aussi maléfique, et le fer peut guérir comme il peut aggraver les maladies. On le fait volontiers intervenir dans les cérémonies rituelles et on l'associe aux ancêtres, aux souverains, aux parents, c'est-à-dire à toute personne digne de respect.

(1) Les joutes oratoires étaient et sont encore très prisées par les Malgaches. Dans toute cérémonie et à chaque fait de la vie quotidienne est considérée comme savante toute personne sachant orner ses paroles de *hainteny* (courts poèmes amoureux) ou de *ohabolana* (proverbes). Le soubassement idéologique d'une culture peut s'analyser parfois dans ces proverbes, car ils reflètent et soulignent les valeurs sociales primordiales du groupe, ou encore ils expriment leurs valeurs politiques. Les *hainteny* et *ohabolana* contiennent des indications sur la place quotidienne tenue ou non par telle ou telle chose. Aussi ai-je relevé dans ces deux genres toute métaphore se rapportant au métal fer, la fusion ou la forge, le matériel utilisé ou les outils fabriqués avec ce métal.

Lors d'une demande de bénédiction aux ancêtres, le sacrifice nécessite l'utilisation d'une fourche en fer à sept branches. Cet outil est relié à deux symboliques : d'une part, celle associée au fer, et d'autre part celle liée au chiffre sept. Dominjoud (1959, p. 6) a analysé les valeurs octroyées aux chiffres par les Malgaches. Elle a dit, à ce propos :

"Les nombres pairs ou incomplets à l'exception du chiffre douze (le nombre des mois de l'année) sont en relation avec les événements malheureux. Les chiffres impairs incomplets sont favorables",

plus précisément le trois et le sept. Ils véhiculent le "principe mâle, générateur de la lumière et du bien". Le chiffre sept apparaît dans toute cérémonie que l'on veut bénéfique. En outre, Hébert (1977, p. 11) observe que le chiffre sept *fito* est aussi associé à une autre symbolique :

"Le mot fito rappelle ito couper, trancher le mal".

Ainsi un enfant né avec un destin puissant (*mahery vintana*) doit prendre un bain à sept composants. On y mettra des feuilles de certaines herbes, éventuellement coupées en petits morceaux qui accompagnent des tenailles, un rabot, une sawaie, une aiguille et un couteau (*fandraka, vakona, lefona, fanjaitra, fanirina*). Cette décoction est arrosée d'eau, et un fragment d'argent (*volafotsy*) est mis au milieu. Tous les outils en fer sont ensuite tenus au-dessus de la tête de l'enfant par l'*ombiasa*, le guérisseur.

Les ancêtres sont assimilés à des couteaux bien trempés et à des sawaies munies d'une bonne douille (*antsibe tsara ofana, adidy tsy mba madilo, lefona tsara varombo, atomboka tsy mba milefitra*) (*Tantara ny Andriana*, II, p. 1055) ne craignant aucun coup dangereux. La protection, en général, est assurée évidemment, grâce aux outils en fer. Les vieilles personnes, guerries et semblables au fer ou à l'argent, passés au feu, sont comparées à des canons avec pour rôle d'assurer la garde du grand portail (*Tantara ny Andriana*, II, p. 943).

Le fer est très souvent associé à des images qui connotent une idée de puissance (1). Les métaphores désignent aussi bien les personnes physiques

(1) Pour finir les contes, on retrouve souvent cette métaphore :

"Tinapako ny zô, nizanjô

Tinapako ny vy, nizinjy

Tsy izaho no mavandy, fa ny olo taloha

J'ai coupé le baobab, il n'a pas bronché

J'ai coupé le fer, il n'a rien dit

Ce n'est pas moi qui mens, mais les gens d'autrefois"

que les personnes morales. Au temps des royaumes, les couronnes faisant serment d'allégeance se comparent volontiers au fer, non pas le fer qui n'oserait affronter le feu de la force, ou le fer doux (*valoroka*) qui n'oserait braver le feu, mais l'acier (*toÿ*) qui n'a pas peur de changer quoiqu'il arrive (*Tantara ny Andriana*, II, p. 987). L'acte de bravoure est assimilé également au fer qui s'échappe du fourneau. Il ne s'agit nullement d'une considération négative. Le Malgache tient à la vie ; ceux qui bravent les dangers et savent qu'ils sont en danger de mort sont considérés comme très courageux. Conformément à cette conception, la vie est l'objet d'entretien et de soins particuliers. On évite ordinairement les dangers et tout ce qui risque de mettre en péril l'existence. *Mamy ny aina* (la vie est douce), une fois perdue, en effet, la vie est irrécupérable, tel le fer qui s'échappe du fourneau de fusion, se mélange aux scories et devient inutilisable. Aux personnes qui préfèrent braver la mort s'applique alors l'expression : *mar. lo ny vary ny ziny* (faise de sa vie comme le fer qui se perd).

On se rappelle la conception qu'ont les métallurgistes du fer qui pousse (voir supra, pp 33/197). En fait, ils sont les seuls à avoir cette croyance. Le métal fer n'engendre pas, mais pousse. Les ancêtres disent à ce propos : *"ny vola tahaky ny vato sy ny vy, koa tsy mba miteraka, fa ny vava no mampiteraka azy sy ny teny farekena* (il en est de l'argent comme de la pierre et du fer, ils n'engendrent pas, mais c'est la parole et les accords contractés qui leur font avoir des enfants" (*Tantara ny Andriana*, II, p. 919). Du point de vue des métallurgistes, le fer étant associé au mâle, cette conception se vérifie, car il ne peut pas accoucher comme les femmes. Ce sont les gens qui déclarent qu'ils ont des enfants.

Le fer a été connu de tout temps, mais à cause de sa rareté, on lui a octroyé des pouvoirs. Son usage dans les rites est une conséquence de cette situation. Dans le rite d'effacement des fautes ou dans le traitement des maladies, son pouvoir purificateur est mis à profit. Les gens veulent conjurer le mal ou guérir les maladies inconnues par le fer.

Une langue qui a proféré des paroles interdites doit être grattée avec un couteau. C'est le rite du *mikao-dala*, pour purifier la langue, chez les Betsileo. De même chez les Merina, la langue souillée était purifiée avec un couteau passé au feu.

Le nombre de charmes et remèdes traditionnels utilisant le fer et ses dérivés est assez faible. Contre les séquelles *farasisa* (1), on chauffe une louche en fer qu'on appliquera ensuite au pied. Traités ainsi, les *farasisa* disparaîtraient. On relève, également, parmi les remèdes traditionnels, l'association dans un panier où les noules couvent leurs oeufs, d'une vieille bêche (*anqady mondro*) avec des scories de fer (*taim-by*) mélangées à des feuilles de *dingadinaambazaha* (2). La vieille bêche et les scories de fer sont chauffées, et le malade en reçoit la vapeur. De même, pour arrêter les maux de dents, on chauffe une bêche. La goutte d'eau provenant de cette opération (*ranomasom-by* larve de fer), est récupérée avec un bout de tissu et appliquée sur la joue.

En d'autres occasions, comme dans les cas de sorcellerie, l'intervention du fer est décisive. Renforcé par d'autres éléments de la nature -le feu, l'eau et l'air- son pouvoir thérapeutique permet la guérison d'un malade. Pour traiter une femme victime d'un mauvais sort jeté par une autre femme, un outil en fer est chauffé au rouge et arrosé d'eau. La vapeur ainsi dégagée a le don de libérer la femme ensorcelée de toute maladie ainsi que celle qui lui jette un sort.

Le phénomène de l'usure joue aussi un rôle. On peut penser que cette usure montre précisément la nuissance de l'outil en fer qui a bravé le temps. L'usure favorise l'éloignement d'éventuels inconvénients dans telle ou telle circonstance. Pour la conjuration d'un mauvais destin dont la solidité est comparable à celle du fer, seul le fer, en l'occurrence la bêche usée, peut l'enlever. Lars Vie (1977, n. 23) décrit le traitement des enfants nés sous le destin d'*Adalo* (Verseau) et qui deviennent muets : "pour détourner le mauvais destin, on tape sur un morceau de fer ou bien sur un tambour à leur naissance". Durant la même cérémonie, l'utilisation d'un couteau usé sert à éloigner le mal.

Dans d'autres pratiques encore, les anciens Malgaches recouraient à la bêche usée. Par exemple, pour faire revenir l'âme égarée d'une personne *lasa ambiroa* (quelqu'un qui a perdu son double et devient lunatique), on frappe sept fois sur la vieille bêche (1)

(1) Abinal et Malzac, (Ed. 1970) définissent cette maladie comme suit : "Certains maux causés ou laissés par certaines maladies, les infirmités causées par les maladies congénitales, les restes des mauvaises habitudes, les rennescilles".

(2) Arbuste *Justicia Gendarussa*.

frappe sent fois sur la vieille hêche (1) et l'âme est sensée revenir (*Tantara ny Andriana*, I, p. 100). En d'autres occasions, cette usure peut aussi traduire l'irruissance. Ce caractère est surtout manifeste sur le plan économique. Les outils ayant subi l'usure du temps perdent de leur efficacité (2) et de leur valeur marchande. Les métaphores ou simplement les allusions aux outils usés sont destinées à prévenir les échecs et à éviter la honte. Ces outils doivent en effet être mis au rebut. Les proverbes suivants expriment bien cette conception : *Anaady mondro sy reniakoho, ka izay mananda no resy* (vieille hêche contre mère-poule, qui ajoute quelque chose y perd). La vieille hêche et la mère-poule se valent, car aucune d'elles ne peut plus servir à grand-chose. Par ailleurs, toute opération entreprise avec une hêche usée a peu d'espoir de porter des fruits : *Anaady mondro ka mba mijaradona ; Vola ratsy ka mba mihorintsana Tandremo ny amidy vao miady varatra* (Une hêche ébréchée ose encore se planter ; De l'argent de mauvais aloi ose encore tinter ; Prends garde à ce qui est à vendre avant de marchander/Regarde à ce que tu as dans ta poche avant de marchander). C'est également dans l'ontique de la perte de leur puissance initiale qu'il faudrait comprendre l'utilisation de vieilles hêches et haches à la construction des tombeaux. Ces outils usés ont perdu leur tranchant et sont ainsi sans effet de sympathie. Ils serviront à creuser un tombeau qui sera construit à un endroit non assigné à cet effet. Leur caractère dénoté par le terme "mort" (*maty, anaady maty/fanaky maty*) est censé passer au tombeau et évitera d'attirer chez lui beaucoup de personnes (3).

Le caractère maléfique attribué au fer s'observe surtout dans le cas où on le soupçonne de transmettre les maladies très graves et dangereuses considérées comme un fléau social. A ce propos, Standine (*Antananarivo Annual*, 1995, p. 250) écrit :

-
- (1) De même, pour anéantir l'effet d'un philtre d'amour, on utilise une hêche usée (*anaady mondro*) (voir *Tantara ny Andriana*, I, p. 106).
- (2) Cette inefficacité est traduite aussi par le proverbe qui suit : *Anaady mondro rihadian-tany : midofitra ihany fa tsy mety latsaka* (Une hêche tout usée ayant servi à labourer la terre : elle frappe fort (jusqu'au manche), mais n'enfonce pas beaucoup).
- (3) Dans le monde des morts, on utilise souvent du matériel qui a perdu son utilité dans le monde des vivants (hêche usée, marmite cassée, etc.).

"To give a piece of raw meat or any iron article to a leper or to receive such article from him, is to be avoided" (1).

Il est également interdit aux sens atteints de verrues (*vaikelij*) d'enjamber une hache. Comme la hache sert à fendre (*manaky*), les verrues à l'image du bois risquent de se "fendre" (*voky*) d'où l'interdit. La croyance qui veut que le fer considéré comme un être vivant puisse mourir (*zavatra manana aina na nonana aina ka maty*), accentue encore son pouvoir maléfique. Les sorciers peuvent s'en servir pour jeter des sortilèges ; ils utilisent soit des fragments de tissu, soit des bouts de fer, soit des herbes (*Tantara ny Andriana*, II, p. 842).

On notera que le métal fer, tout comme l'or, l'argent ou le bronze sont associés aux destins. Ces métaux servent par la même occasion à désigner ces destins (Lars Vig, 1977, pp. 16-17 et 60).

Le destin *Asorontany* (écrevisse) est lié au fer. C'est un destin fort et puissant assimilé à un "assemblage solide tel que celui d'un mur en pierres solidement assemblées (jointes) à l'aide de chaux ou comme deux morceaux de fer, qui sous l'action du feu, sont assemblés et soudés pour n'en former qu'un seul". Pour écarter le mauvais sort (car les enfants nés ce jour risquent de tuer leurs parents ou leurs propriétaires dans le cas d'un esclave), un des rites de conjuration (*fanalam-hintana*) consiste à faire jouer un fer au-dessus de la tête de l'enfant et à le faire baigner dans une eau où on a plongé de l'argent.

Le destin *Asombola* (éni), lui, est associé à l'or et à l'argent. C'est un destin d'or, "favorisant les affaires d'argent". Aucun rite particulier n'est exigé pour ce destin.

On sait que le respect des directions est primordiale chez les Malgaches. L'organisation spatiale de l'habitat comme la réalisation des différentes activités, même les plus minimes, tiennent compte de la conception générale de la cosmogonie (voir III.4, p. 234).

Le destin *Adimizona* (Sud-Ouest) qui est le coin assigné aux métallurgistes (voir pp. 79-140) se trouve en opposition au destin Alahamady

(1) "Il est interdit d'offrir ou de recevoir un morceau de viande crue ou un outil en fer à un lépreux".

(nord-est). On comprendra alors pourquoi un malade dans le destin *vintana Alahamady* ne doit "recevoir la visite ni de forgerons, ni de pêcheurs à la ligne de peur d'aggraver la maladie".

Les deux entités métal-fer et outils en fer se valent. Ils sont tout aussi importants l'un que l'autre, et on les trouve parfois associés dans les métaphores. Cette indifférenciation s'exprime par exemple dans le proverbe suivant : *tsy misy tombo sy hala, fa angady nananana sy vy nahitana* (le mérite est égal : car l'un est un fer qui a servi à trouver et l'autre est une bêche qui a servi à obtenir). Cette expression est aussi couramment utilisée en politique pour remercier les personnes considérées comme étant le soutien et le pilier de la nation. Elle assimile ainsi ceux par qui les bienfaits sont arrivés. On dispose des outils de production comme la bêche, par le métal-fer. Ce dernier ne doit donc pas être oublié. En outre la vie est aussi assimilée au fer. Comme la bêche, outil indispensable à la production qui assure la survie du groupe, elle en constitue une condition primordiale. Cette conception est alors traduite par cette métaphore : *Angady tokana ny aina, raha tanaka, tsy misy hasolo azy* (la vie est semblable à une bêche unique, une fois cassée (1) on n'en a pas d'autre pour la remplacer).

Le fer, en tant que minéral, est humanisé. En tant que "personne humaine", il vit au sein d'une famille, d'une société. Le proverbe suivant sur la parenté exprime bien cette conception : *Tiavo ny havana, fa tantanam-bu, tsofa vy : ny havana ihany no mpanajary havana* (aimez vos parents, car comme avec le marteau ou la lime, ce sont les seuls qui puissent vous considérer (vous honorer) (2)).

(1) Voir aussi p. 216.

(2) Ce proverbe rappelle l'importance de la parenté (*fihavanana*) chez les Malgaches. C'est une notion fondamentale qui inclut aussi bien les relations entre les membres d'une famille, nucléaire ou large, qu'entre personnes étrangères se respectant l'une l'autre. Par extension, ces dernières se considèrent comme issues d'un même ancêtre, donc parents. La métaphore met ainsi en valeur cette notion et insiste sur la compréhension mutuelle et la solidarité, qui une fois respectées, auréoleront de gloire et de richesses les deux parties. Le fer est alors pris en exemple pour illustrer l'utilité de l'entretien des relations avec les parents, même si elles apparaissent comme nocives.

Pour expliquer ce proverbe, Ny Onja (1960-1962, n. 97) évoque l'histoire du Lingot de fer qui fut victime du forgeron et que ses parents n'avaient pas voulu aider. Ces derniers ont même contribué à anéantir un des leurs. Dans son ensemble, le récit met en valeur le fer dans l'atelier en général. Le forgeron lui-même, qui dirige les différentes opérations, est laissé en arrière-plan. Le fer, une matière inerte en principe, devient humanisé. Voici une traduction résumée de ce récit :

'Au début, Ianjambu (lingot de fer) était confiant, car bien que le feu de la forge où il allait être plongé était bien rouge, il avait vu autour de lui ses amis, ses parents : Iriandriana (Enclume) est, bien sûr, de nature taciturne mais il semble vouloir apporter de l'aide ; Itongopozalava (litt. Pattes de crabes, Tenaille) est aussi présent pour couper court à toute tentative ennemie ; Itantamana (Marteau), tel un poing levé, attend le moment propice pour anéantir l'adversaire et Inbriantsafa (Lime) est prête à tout pulvériser avec ses dents acérées.

*Ce sont tous des parents et ils sont bien armés pour faire face à toute attaque. Pour "Lingot de fer", la défense de l'un des siens doit être logique. La désillusion a été plutôt amère. En effet, quand le forgeron a plongé "Lingot" dans le feu, aucun de ses parents n'a levé le doigt pour lui venir en aide. De dépit, sa bonne figure toute noire a viré au rouge à cause de sa fureur, mais aussi par suite du feu de la forge. "Lingot" a repris un peu d'espoir quand "Tenaille" l'a ravi des mains et du feu d'enfer de "Forgeron" pour le mettre sur la poitrine de Madame "Enclume" qui le bercera. Mais, de toutes ses forces, Oncle Marteau l'a aplati, battu alors qu'il reposait entre les bras d'"Enclume". Finalement, "Lingot" s'est dit que ce sont, non seulement des parents ignobles, mais aussi des neveux utérins (*zanak'anabavy*) (1) sans scrupules et enclins à la trahison. Néanmoins, à l'issue des différentes opérations, "Lingot" s'est rendu compte du grand honneur que lui ont rendu ses parents. Il est en effet, devenu un très bel outil prêt à rendre service et assuré de son efficacité".*

Cette personnification, toutefois, n'est pas isolée car on peut retrouver la même image dans ce proverbe sur le rasoir : *Antsy fiharatra novelezintantanana ka fisaky ny ray aman-dreny* (Tel le rasoir (2) battu par le marteau ce sont ses parents qui l'on aplati).

(1) Les traditions historiques montrent que les neveux utérins (*zanak'anabavy*) ont toujours joué un rôle important. Le statut particulier du neveu utérin par rapport à l'oncle maternel est général à tout Madagascar. Pour une étude plus détaillée, voir Razafintsalama A. (1976).

(2) Rasoir : un petit couteau dont le manche et la lame sont d'une seule pièce.

Deux idées apparemment contradictoires se défont des récits et proverbes précédents : la condamnation des décisions parentales par les enfants, mais aussi la reconnaissance de leurs bienfaits, même si ceux-ci sont parfois douloureux. Ceci nous permet d'aborder un autre volet de la vie quotidienne : l'éducation des enfants et l'importance de la descendance chez les Malgaches. Les parents recherchent toujours ce qui est meilleur pour les enfants (1). Ainsi, le rasoir qui s'est retrouvé aplati entre le marteau et l'enclume n'a aucune raison de se plaindre. Ses parents ont simplement fait leur devoir. Cette contrainte doit pourtant être accomplie en douceur.

L'apparente douceur dans l'éducation se perçoit aussi dans les proverbes comme dans celui-ci : *Ny vy ana, izay raha tadiavina atao am-boletra dia nofy izay ho tafiditra, rehefa mandeha am-drindranjy : misononoka mora foana*. Traduction libre : "Rien n'est aussi solide que le fer. Cette solidité et cette puissance lui ouvrent en principe toutes les voies. Toutefois, rien ne s'obtient par la force, car à l'image du fer, on obtient facilement ce qu'on veut en suivant les orientations données".

L'outil en fer non utilisé donc non entretenu et bien conservé alors qu'on ne lui a assigné aucun rôle ni religieux, ni politique ne présente aucun intérêt. Dans la littérature orale, il sert alors à rappeler à quelqu'un ses devoirs en lui faisant honte. Traditionnellement, la fin d'un voyage ou l'arrivée dans un village est fêtée par un plat de riz accompagné de bouillon de poulet ; ne pas offrir ce plat équivaut au désir de ne pas vouloir la visite d'autrui et s'en désintéresser. Tel serait le cas du

(1) La possession d'une nombreuse descendance à éduquer est un signe de grande richesse. Sur le plan économique, elle constitue une force de travail non négligeable. Sur le plan social, elle assure la continuité du groupe, et enfin les enfants sont les garants de l'entretien du respect des parents, des ancêtres. Les enfants malgaches, sauf dans leur petite enfance et ce, pour les bêtises domestiques, sont rarement l'objet de châtements corporels. Les parents laissent la liberté à leurs enfants de tenter les expériences par eux-mêmes, mais en les prévenant suffisamment à l'avance par le biais des contes, des proverbes, etc. L'observation, le respect et la croyance aux expériences parentales conditionnent la réussite de tout acte. Et l'expression bien connue : *Toy ny tsipak'ombalahy ny ana-drany aman-dreny, raha mahavao mahafaty, raha tsy mahavao mahafantina* (les conseils des parents sont semblables aux ruades des taureaux ; elles vous atteignent, vous en mourrez, elles ne vous atteignent pas, vous en sortez étourdi), constitue une sérieuse mise en garde contre la non observation des conseils ou des admonestations des parents.

gendre qui n'a pas de riz séché à piler pour en faire cuire à ses beaux-parents.

"Vinanto tsy ranam-bary

Tsy vinanto fa ny (nc)hantona

Un gendre qui n'a pas de riz sec (séché)

N'en est pas un, mais (ressemble à) un fer (qu'on a) suspendu"

Le gendre est ici comparé à un fer suspendu, ne servant à rien. Or, les beaux-parents doivent être l'objet d'attentions soutenues et d'égards particuliers :

"Raha tiana ny vady

Ny rafosana no tsiniovi-mondeha

Si on aime son (sa) conjoint(e)

On doit veiller sur ses beaux-parents".

Le gendre s'est alors déshonoré en manquant à ses devoirs envers ceux qu'il doit respecter. Et tel le fer suspendu, il représente un danger permanent, un malheur. On se rappelle que le fer véhicule aussi une notion de malheur mystérieux, de mauvais présages. Suspendu, n'ayant pas toujours servi, son utilisation ne peut coïncider qu'avec des événements dangereux. Le fer tenu au-dessus de la tête n'attend que le moment propice pour s'abattre. La hache ou le couteau servant à égorger le poulet ou à récolter le régime de bananes, en sont les manifestations :

"Akondro ambonana antsy : mihatra raha ela.

Tel le régime de bananes que le couteau menace.

Ce dernier finit par s'abattre".

ou encore :

Aza atao famaky ranon-tsóny amin'izay kiakiakon'akoho.

Ne (re) comparez pas à une hache honnie/blâmée par le poulet éploré".

En outre, le gendre dont on a parlé précédemment peut être, à la limite, comparé à une faucille rouillée alors qu'elle est bien délaissée dans le fossé où elle est tombée.

"Antsihony latsoka an-kady : tsara tahiny vao harafesina.

Telle la faucille (qui a été) perdue dans le fossé : bien conservée, elle se rouille toutefois".

En principe, l'idée de conserver ses objets aide à prévenir les conséquences des malheurs et des intempéries. Le riz est conservé au grenier ou dans le silo pour que les rats ne puissent l'atteindre. L'argent est thésaurisé afin de faire face à des dépenses imprévues. Mais la faucille, bien conservée dans le fossé, une fois sortie de sa cachette ne servira à rien. Le cendre, mis en face de ses devoirs, est incapable de les remplir comme il se doit.

Dans le domaine des relations sociales, les allusions au fer ou aux outils en fer servent à traduire également les attitudes et comportements requis. Ainsi, les personnes qui agissent comme les marteaux à deux têtes, ne sont pas très estimées. Elles sont hypocrites et finalement oeuvrent en faveur de la discorde dans la société : *Aza manao tantanan-droa lela, ka mahay atsy, mahay aroa* (Ne procédez pas comme le marteau à deux têtes, qui ondre ici et ailleurs). Il en est de même des opportunistes qui, eux, sont assimilés au petit couteau à long manche. Ce dernier peut être utilisé à différents usages. Toutefois, par son utilisation exagérée, il s'approprie certains privilèges auxquels il n'a pas droit. Par son obstination, le petit couteau à long manche, qui a peut-être beaucoup de chance, s'acharne à faire croire qu'il est capable. Mais il est semblable à ces personnes têtues et opiniâtres qui sont la risée des autres dans leur volonté de se mettre au premier plan. Et c'est ce que traduit le proverbe suivant : *Mitorimo teny fantatra, toy ny antsikelby be zara(na)* (Qui s'approprie des airs et des paroles connus, se comporte en petit couteau à long manche (et beaucoup de chance)).

Sur le plan politique, l'idée de la solidité, de la puissance toujours associées au fer et à ce qui en dérive est également retrouvée dans les images de la littérature. Les royaumes unifiés et puissants sont alors assimilés à des marmites en fonte qui se cassent difficilement. En outre, toutes les cuissons y sont réussies. Ny Onja (1960-1962) a relevé les proverbes suivants sur les royaumes de l'Imerina et celui des Betsimisaraka : *Ambohimanga vilany vy, Ilafy vakitronoa, Ambohidrabiby hasin'Imerina* (Ambohiranaga est la marmite en fonte, Ilafy le combustible et Ambohidrabiby est le symbole de la puissance de l'Imerina) et *Ny Betsimisaraka : vilany vy nakamban-hazaha ka teo vao niharo* (les Betsimisaraka sont comme la marmite en fonte fabriquée par les étrangers ; ils se sont mêlés seulement à cet instant). Ambohiranaga, Ilafy et Ambohidrabiby constituent trois

douze
des collines sacrées de l'Imerina ancien. Les problèmes soumis au souverain à Ambohimanga sont toujours solutionnés. Mais la puissance d'Ambohimanga, la capitale royale, n'est assurée et n'est efficace sans le concours d'Ilafy, le combustible qui travaille de concert avec la marmite pour réussir les cuissons. Le rôle d'Ambohidrabiby est d'assurer la conservation du pouvoir du souverain. On remarquera également que la conception du danger par le fer (voir p. 213) est sentie en filigrane. Ainsi, Ambohimanga peut constituer un danger pour les territoires insoumis. Il en est de même des Betsimisaraka sur la côte Est qui, au XVII^e siècle, ont constitué un royaume puissant et dangereux pour ses voisins.

Avec les proverbes cités précédemment, le fer a servi de référence à certaines valeurs sociales. Mais on se rend compte qu'il sert parfois de bouc émissaire. Les humains se déculpabilisent et donnent la responsabilité de certaines actions reprochables au fer personnalisé (voir supra p. 224).

En résumé, on retiendra que le fer est entièrement intégré dans la vie quotidienne. Pris comme simple objet, on le chargera de conceptions et de valeurs économiques et politiques ; humanisé, il servira d'exemple pour les comportements requis en société.

III.4 - Organisation sociale

4.1. Métaux et classes sociales

La place des forgerons dans l'ancienne société varie selon les régions. Ils peuvent être estimés dans certains cas ; mais ils peuvent aussi être méprisés ou craints. On les trouve souvent en position inférieure par rapport à ceux qui détiennent le pouvoir. Il semble que ce soit le cas dans la majorité des groupes. Le fer est en effet socialisé. Les *Andriana* (souverains et nobles en général) ont minimisé d'une façon ou d'une autre l'importance du forgeron en confisquant le pouvoir de son métal et en domestiquant les artisans. Ainsi, chaque souverain avait ses forgerons constitués en classe ; en Imerina, on avait les Andriandranando, chez les Masikoro les Tambò, et chez les Betsileo les Zafindraraoto.

Le fer est doté d'un certain pouvoir (le *hasina*) dont on cherche à s'emparer. Les *andriana* se sont alors octroyés les privilèges pour le maniement ou la possession de tout objet rare, par extension de tout ce qui

a rapport au métal fer. Comme je l'ai déjà souligné, cet accaparement est l'apanage essentiellement de ceux qui détiennent le pouvoir et l'autorité, c'est-à-dire les souverains, les souverains. Ceux-ci institueront ce caractère comme héréditaire chez leurs descendants. Cette sacralisation héréditaire renforce la place prépondérante du groupe au pouvoir. Ceci entraîne de nombreuses prescriptions et interdits pour le fer, mais à plus forte raison pour l'or. La littérature ethnographique est remplie de références sur le port de l'or, un privilège réservé aux nobles et aux rois. A ce propos, Flacourt (1661, XVI, p. 52) écrit :

'Les Grands et Zafferamini et grands Inacandrian peuvent porter de l'or pour ornerent : mais les Noirs n'en oseroient porter, excepté les Vochiri et Lohavohits, qui peuvent porter de petites oreillettes d'or et quelques grains d'or et leurs femmes et enfants aussi ; mais pour des menilles d'or, ils n'oseroient en porter'.

Cette considération envers le métal or est observée partout dans l'île. Plus récemment, Decary (1962, pp. 33-35) remarque :

'En raison de sa rareté et de la sorte de culte dont il était l'objet, le port de l'or sous forme de bijou a constitué une prérogative royale. Si les anciens orfèvres fabriquaient en Imerina des bijoux d'argent pour le peuple et on en vendait sur les marchés dès le temps d'Andrianampoinimerina, par contre, ils ne travaillaient l'or que pour le compte des rois et des princes'.

La croyance dit que l'on devient fou si l'or est foulé aux pieds ; aussi, la population adopte une attitude de déférence envers l'or comme envers les souverains. Les populations côtières commencent par déposer l'or un instant sur leur tête ou le passent au-dessus avant de le toucher. Les grands vénèrent également le métal dont ils ont acquis le port et l'usage. A ce sujet, Decary (1962) écrit :

En principe, les bijoux d'or étaient portés par les mponjaka et leurs épouses, à la tête au cou, à la poitrine, aux bras, rarement aux chevilles et jamais aux pieds. Dans la région occidentale, les reliques royales, dady ou jiny étaient placées dans des coffrets ou grosses dents de crocodilles, ornés d'or et d'argent...'.

L'or est un métal dont l'origine est inconnue ; de ce fait, il est par certains aspects l'objet de culte comme peut l'être aussi le fer. Ne trouve pas l'or qui veut ! Il ne se montre qu'à ceux qui sont bénis par les esprits, les ancêtres, ce que fait aussi le fer. On a toujours dit que le fer appartient au souverain (*an'ny andriana ny vy*), et par extension aux nobles en général. Les sources écrites alliées aux sources orales collectées auprès des métallurgistes de Merikanjaka nous obligent par ailleurs à nuancer une affirmation de Molet. Il a, en effet, affirmé (1959, I, p. 142) que "seuls les nobles étaient métallurgistes ou forgerons" (du moins en Imerina). Néanmoins, si seuls les nobles ont le droit de regard sur le fer, on comprendrait mal la cause de l'interdiction de la pénétration du fer sur les sites dits "nobles" (1). On s'explique mal aussi l'interdit qui frappe l'*Andriana* qui ne doit pas jeter un regard à l'intérieur des mines (p. 210).

(1) En Imerina, la plupart des anciens sites *andriana* sont interdits de fer. Ravelonarivo à Merikanjaka ne l'avait seulement dit pour Antsarpià.

Les nobles Andriandranando ont plutôt accès à la forge mais pas à la fusion initiale. Il est probable qu'à l'origine, les nobles étaient écartés de la maîtrise de cette chose mystérieuse *savatra* qu'est le fer. Lors de mes enquêtes, j'ai pu savoir que les métallurgistes de la région de Merikanjaka font partie du groupe des anciens serviteurs (*mpanompo*). Incabibe Tovo de Falefika très discret, a toujours laissé entendre que les *andriana* n'ont pas le droit de travailler le fer. J'ai même senti, de sa part, comme un léger reproche envers des nobles, à propos de la disparition récente du minerai exploité depuis le temps des ancêtres. Il fait retomber ce problème sur les techniciens qui ont voulu remettre en route la technologie traditionnelle.

On peut aussi penser à un schéma inverse. Ceux qui détiennent le pouvoir ont relégué à un rang inférieur les métallurgistes dont ils dépendaient économiquement et militairement. Randriamarolaza (1983, p. 197) le souligne quand il parle des groupes forgerons du Betsileo :

"Si le travail du fer et la technique de la forge sont apparus dans le Lalangina avec les Hova mandrefy personnages du haut de la hiérarchie, ces derniers n'étaient pas eux-mêmes des forgerons, mais ont laissé à d'autres groupes inférieurs le soin de se spécialiser sous leur contrôle dans les arts du feu".

A l'origine donc, aucune personne d'origine *andriana* n'avait le droit d'exercer cette technique d'autant plus que les forgerons sont réputés impurs. Ils n'ont pas toujours respecté les *fady* (interdits) sociaux. Chez les Masikoro, le groupe des Tamby spécialistes de la métallurgie, pourtant d'ascendance aristocratique, a été rejeté au bas de la hiérarchie nobiliaire. La tradition prétend qu'ils ont accepté de prendre avec les dents un outil en fer planté dans des excréments de chien, ce qui aurait conduit les rois *mpanjaka* à les mépriser. Chez les Betsileo, les *Zafindraraoto*, d'origine noble, ont été déchus, à la suite de certaine faute mal précisée. En Imerina les forgerons *Andriandranando* sont placés plutôt au bas de la hiérarchie nobiliaire ((1)). Il semble que seuls les métallurgistes de la région de

(1) Les principaux groupes d'*andriana* reconnus depuis Andrianampoinimerina sont :

1. Le roi (*mpanjaka*), 2. Les princes (*nanak'andriana*), 3. Les *Zazamarolahy*, 4. Les *Andriamasinavalon*, 5. Les *Andriantomokoindrindra*, 6. Les *Andrianteloray* dont les *Andriamboninolona*, les *Andriandranando* et les *Zanadralambo*.

Merikanjaka qui font vraiment partie du groupe des serviteurs (*mpanompo*) auraient été relégués à ce rang, parce que leur ancêtre avait osé profaner un interdit social. Les traditions précisent que l'ancêtre *Pamaherivola* (voir Antsarnia no. 121-147), lors d'un jeu, a chevauché l'*andriana* Andrianefitany qui en a ainsi perdu ses attributs nobiliaires.

Une idée de souillure accompagne presque toujours dans la mythologie officielle les métallurgistes et forgerons. Tout objet apparenté au fer ne peut toucher ni le souverain, ni les nobles en général, ni ceux reconnus comme possédant un statut social élevé. Les nobles en Imerina ne pouvaient être liés avec des menottes en fer (*qadra vy*). On devait utiliser des liens en végétal (*Tantara ny Andriana*, II, pp. 771 et 216). Il était également interdit aux roturiers de faire toucher du fer aux nobles.

Les sorciers, fabricants de maléfices (*mpanao ody mahery*) passibles de la peine de mort ne pouvaient pas non plus être tués par les couteaux ou les sagaies. On retrouve ce même caractère chez les Sakalava. Les gens blessés par une arme tranchante ne peuvent avoir aucun contact avec le souverain (qu'il soit vivant ou qu'il soit mort). Lors du bain des reliques royales (*Fitampoha*) chez les Sakalava Menabe, F. Nerine (1983, p. 214) observe :

"Ne peuvent être mpibabu (les personnes ayant le privilège de porter sur le dos les reliques royales), ceux qui ont été souillés (vcrere) pour l'une des raisons suivantes : avoir été blessé par un coup de hache (niazom-pamaky), avoir été blessé par un sandrier (finiran-dambo), avoir été mordu par un chien (niheherin'alika), etc." (1).

L'utilisation de l'image peut être poussée plus loin. En Imerina, au XVII^e siècle, Andriamasinavalona a édicté le tabou de planter la bêche dans la digue (*Tantara ny Andriana*, II, p. 871). L'interdiction avait pour but de pallier au danger de rupture de la digue construite pour relier les zones où habite la soeur du roi avec les autres zones.

Le souverain avait dit : "C'est comme si on plante une bêche dans ma poitrine. Quiconque le fait veut ma mort". En Imerina, le souverain estimé est très souvent assimilé à Dieu Zanahary, le maître de la vie. Et quiconque veut la mort du souverain s'attire la malédiction des ancêtres, des aïeux

(1) Sur le sang associé au métal, voir n. 206.

et de *Zanahary*. Au XVIII^e siècle, Andrianampoinimerina a réutilisé cette image du Dieu-Le Souverain (*Nanahary*) qui, seul peut utiliser le fer pour la mise à mort. Lors du rituel de sacrifice aux ancêtres, il a utilisé l'expression suivante : "*Le foni'ny Nanahary, savavé par Dieu*". Ce dernier point nous amène ainsi à reparler de l'appartenance du fer, métal du prince : "*an'ny andriana ny vy*". Le souverain est le seul à avoir le droit de disposer d'une large utilisation de ce métal. Il en est le propriétaire. Quiconque frappe avec le fer (*mamely vy*) est passible de la peine de mort. Le souverain Andrianampoinimerina a affirmé qu'il est le seul propriétaire du fer : "*tsy misy tomo ny vy f'izaho no tomo ny vy*" (*Tantara ny Andriana*, II, n. 760). Comme le souverain aussi est le propriétaire de la vie de ses sujets, seul il peut procéder à l'exécution capitale avec le fer (la *savaie*) comme il est le seul à les échanger contre de la poudre ou des fusils. C'est le cas notamment des *andavo* (esclaves), les *Tsiarondaky* en Imerina.

Enfin, à sa mort, plusieurs activités doivent être suspendues : celles qui recourent à des matériaux tirés de la terre dont le travail de la forge (*manefy vy*), la fabrication des poteries (*manefy vilany*) ou encore la construction de maisons (*manovom-peta*) (*Tantara ny Andriana*, II, n. 1060). Chez les Betsileo, celui qui succède au roi décédé est celui à qui les grands ont octroyé le fusil et le grand couteau sacré (*antsibe malara*).

4.2. - Les forgerons au sein de la société

Le statut du forgeron malgache est assez complexe. La plupart du temps, il est méprisé et véhicule une notion de souillure. On se rappelle ces *mpibaby sakalava*, qui ne doivent pas avoir été touchés par le fer ou par le chien, objets "sales" par définition. En effet, le forgeron et le fer sont toujours amenés à faire couler le sang, que ce soit dans la vie quotidienne ou lors des rites et sacrifices.

Toutefois, cette attitude de mépris est toujours accompagnée d'un autre comportement de crainte et de respect. Ce trait se rencontre, par exemple, chez les Tanala. Vérin (1965, pp. 151-158) remarque l'existence du droit d'inviolabilité commun à la *tranohe* royale et aux cases des forgerons :

"La tranobe du *mpanjaka* offre le droit d'asile. Même le sorcier malfaisant en danger d'être maltraité y trouve refuge dès qu'il a posé un pied sur le seuil. Lors de la révolte de 1947, les fonctionnaires merina menacés ont profité du droit d'asile de la tranobe royale, dont le privilège d'inviolabilité est partagé par les cases des forgerons, fort rares en pays tanala".

De ce passage, il apparaît clairement que les forgerons ont presque les mêmes droits que le souverain. Ils jouissent de leur protection, et on se demande même si les forgerons tanala n'auraient pas été, à l'origine, des grands nobles, déchus depuis.

Chez les groupes de forgerons étudiés, on note par ailleurs une attitude assez particulière : la société les tient à l'écart. Serait-ce le mépris ou la peur observés par leurs contemporains vis-à-vis d'eux qui les poussent à s'allier facilement avec les étrangers et à être plus ouverts ? J'ai de nombreuses fois remarqué cette attitude chez les métallurgistes de la région de Merikanjaka. Ils s'occupent de besognes qui ne sont pas à la portée de tout le monde, et il n'est pas rare qu'on les accuse de trahison. Les descendants de Ramaherivola sont considérés par les habitants comme ceux qui auraient tenu un rôle équivoque lors de la révolte de 1947.

On ne peut écarter le fait que les forgerons forts et assurés de la maîtrise d'un certain mystère n'hésitent pas à entretenir cette méfiance. Ils tirent un prestige de cette puissance dont on les croit bénéficier par leurs contacts avec les esprits de la terre, de la forêt et ils s'amuse à faire peur à leurs contemporains.

Nous avons vu précédemment que les forgerons bénéficient de certains privilèges propres aux nobles, aux souverains *andriana*. En Imerina ancien, les Andriantelovav du groupe des Andriana constituent les bijoutiers et orfèvres royaux, et ils forment également le groupe des forgerons royaux (*Tantara ny Andriana*, II, n. 737). Chez les Betsileo, les groupes forgerons qui ont été destitués ont réexé la dignité de *hova* (nobles) en échange de leur déplacement vers d'autres régions par le pouvoir royal.

A propos des *Zafimaniry* (*Zafimanirivary*) étudiés par ailleurs par Coulaud, Randriamarolaza (1983, p. 190) relève concernant les forgerons :

"ils ont éricé la diantité des Hova, c'est-à-dire certaines prérogatives attachées au statut de hova, et une certaine autonomie politique dans l'unité économique régionale".

Mais curieusement, les forgerons occupent un rang inférieur sinon marginal. En Amoronkay d'ailleurs, à l'heure actuelle, cette situation s'observe dans le lieu d'implantation de leur site. A Merikaniaka, la raison de commodité est toujours avancée. Les descendants de Ramaherivola sont plutôt portés à fréquenter par exemple le marché d'Alarobia-Ambatomanca au sud, alors que, territorialement et historiquement le marché d'Alatsinainy-Merikaniaka au nord est plus indiqué. Serait-ce une volonté de marquer leur indépendance vis-à-vis des descendants directs d'Andrianafitany à Merikaniaka ? Historiquement les forgerons du groupe Ramaherivola ont probablement voulu prendre leurs distances vis-à-vis du pouvoir d'Andrianafitany. J'ai aussi remarqué qu'aucune personne venant de leur groupe n'avait assisté à la cérémonie rituelle du *jaka* (1) en décembre 1982. A l'heure actuelle toujours, les descendants de Ramaherivola continuent de manifester leur désir d'indépendance administrative en voulant avoir leur propre *fokontany* (2).

Le relatif isolement des forgerons, entourés à la fois de mépris (3) et de respect, est aussi dû aux secrets qu'ils manipulent.

Certes les secrets et charmes ont le caractéristique d'être réservés ; seuls ceux qui ont des relations avec les esprits et les ancêtres peuvent en connaître la valeur et la puissance. On ne s'étonnera pas alors de

-
- (1) *Jaka* : cérémonie de sacrifice de zébus aux ancêtres en vue de s'attirer leur bénédiction. Celle à laquelle j'ai assisté en 1982 avait pour but de demander leur faveur pour une bonne année agricole. De nouveaux interdits ont été édictés lors de ce *jaka*, dont la non-utilisation de nasse qui aurait servi autrefois à cacher et à faire fuir vers l'Est Andrianafitany-bébé menacé de mort par les souverains d'Antananarivo.
- (2) *Fokontany* : Collectivité décentralisée de base regroupant les habitants d'un même territoire déterminé administrativement. Le *faritany* (province) englobe les *fivondronampokontany* qui, eux-mêmes, regroupent les *finaisampokontany* où sont alors les *fokontany*.
- (3) Cette conception s'exprime bien dans l'image :
Mainty helika hoatra ny mpanefy
 (Être noir sous les bras comme un forgeron).

savoir que le "fief" d'Andrianefitany à Antsamia (voir pp. 121-147) a constitué le centre d'examen des idoles royales (*samby*) avant leur acceptation par les grands du royaume. Du fait aussi de leur connaissance des secrets de la terre et de la forêt, les métallurgistes - sinon les habitants originaires de leur région - sont aussi guérisseurs. Ceci n'a pas été explicitement énoncé lors des enquêtes, mais Pazanadrakoto a bien insisté sur l'uniformité de leurs faits et gestes - exemple dans l'utilisation des *fiaro* bâtons protecteurs - et le mode des guérisseurs et des devins (*mpanandro* et *mpisikidy*) ou encore des sorciers (*mpanosavy*). Ceci se devine dans le respect de l'utilisation des bons chiffres (12 - 3 x 4) à l'exclusion d'une mauvaise association des chiffres (7 - 6 ou 3 - 9). Les métallurgistes sont les gardiens et les pourvoyeurs des guérisseurs en matière de remèdes.

La société ne peut se passer des services des forgerons pour faire fonctionner l'économie ou encore asseoir la puissance politique. Les forgerons, en effet, offrent à la société les moyens d'assurer sa sécurité et sa puissance avec les outils agricoles nécessaires, ou encore les armes pour la défense. Mais en plus ils confectionnent les bijoux et les parures des femmes et des hommes.

En outre, comme le forgeron maîtrise et joue avec le feu - un feu d'enfer surtout lors de la fusion - et que ce dernier lui obéit (1), le respect mêlé de crainte et de frayeur de la part de la population augmente encore plus.

D'ailleurs, le forgeron s'amuse et se plaît à entretenir cette frayeur qu'il inspire parce qu'il en retire des avantages. Cette attitude facilite l'observation et l'entretien de ses secrets, qui renouvellent sur son indépendance et accentuent sa puissance. La communauté des métallurgistes-forgerons forme alors un ensemble clos. La fonction économique est héréditaire. Les mises restent propriété d'une seule famille sur plusieurs générations. L'initiation technologique commence dès le plus jeune âge chez les hommes : les garçons débutent par la préparation du combustible (*mirra arina*).

(1) Pazanadrakoto d'Ankerana a affirmé que le feu et le minerai dans le fourneau lui obéissent : "*hai-kona ny afo sy ny vy*".

L'observation de cette situation du forgeron au sein de la société nous permet aussi d'étudier sa "position spatiale". On se rappellera que le fer associé au feu, a un pouvoir surnaturel et tout ce qui le touche est craint. Dans l'étude des sites, j'ai remarqué que la zone octroyée à la métallurgie du fer se localise à l'ouest et le plus souvent au sud-ouest, à la limite sinon en dehors du village. Cette place octroyée à la métallurgie a certainement sa signification, inconnue aujourd'hui et qu'il faudrait replacer dans le contexte général de la cosmologie malgache. Toutefois, on peut aussi trouver des explications à cet emplacement en se reportant aux aspects pratiques.

Les anciennes maisons malgaches ont été construites en végétal, en bois avec une toiture en chaume (*trano kotona, trano zozoro*), les constructions en dur avec les briques et les pierres ne sont apparues qu'au XIXe siècle. Il fallait donc préserver le village de tout danger, essentiellement de l'incendie. En outre, et ceci s'applique pour la région de Merikanjaka, un emplacement à l'est n'est pas recommandé avec le vent d'est -l'alizé- continu, et nuisant dans la partie orientale. Plein ouest : c'est la direction du soleil qui se couche. La direction idéale semble alors être le sud-ouest avec le vent nord-est au dos. On se souviendra aussi que les zones octroyées à la fusion ou à la forge sont en bord de pente pour permettre une évacuation facile des laitiers et des scories.

A propos du domaine cosmologique, nous savons que le nord-est est le coin des ancêtres ; c'est le lieu sacré où s'effectue le culte. Dans la vie quotidienne, c'est aussi l'endroit privilégié où se mettent les parents, les aïeux. Le soleil, la lune se lèvent à l'est. Les parents sont assimilés à ces derniers (*masoandro amam-bolana*). Il est impensable et nullement recommandé de dormir la tête à l'ouest en donnant des coups de pied aux "soleil et lune". Par ailleurs, seuls les sorciers (*mpamosavy*) ou les personnes qui ont des destins noirs dorment la tête au sud, qui est l'endroit réservé aux vollailles ainsi qu'aux esclaves, les *mpanompo* (*anjoron'akoho* le coin des noulets). En outre, les choses et les êtres auxquels on accorde peu d'importance sont relégués au coin sud. Le sud marque le mépris et l'ouest le profane. Ottino, repris par Belrose (1983, p. 84) écrit :

"Le sud et l'ouest sont le domaine de la nature inquiétante, inconnue. Le centre, le nord et l'est constituent des directions auspicieuses et sont les domaines de la nature subjuguée... Le secteur du sud et de l'ouest est fréquemment, à Madagascar, peuplé d'êtres étranges empruntés... à la mythologie hantoue".

Comme la technologie de la métallurgie du fer relève dans sa réalisation du mystère et de l'inconnu, sa place est alors tout indiquée à l'ouest et au sud-ouest dans l'organisation spatiale sociale. Et leur place au sud-ouest dans les sites est parfaitement résumée dans ce passage de Belrose (1983, p. 143) qui suit :

"L'orientation de tous les éléments domestiques obéit à des impératifs religieux fondamentaux pour la culture malgache, ceux-ci font de l'abri domestique un microcosme de l'univers qui met en relation étroite l'ordre de l'univers et celui de la société".

Il est évident que les données insuffisantes au sujet de tous les groupes forgerons connus dans l'île ne permettent pas une généralisation en ce qui concerne cette localisation spatiale même si des phénomènes analogues se retrouvent dans l'ensemble de l'île.

4.3. Fer, forgerons et pouvoir

Les relations entre les forgerons et le pouvoir reflètent l'attitude générale de la société : le mépris et la volonté de reléguer les forgerons à un rang inférieur. On note également le respect qu'on leur doit parce qu'ils assurent l'assise économique et politique du royaume. Des alliances d'un genre particulier peuvent alors se rencontrer.

L'appartenance du fer aux princes a été maintes fois répété bien qu'ils en aient été écartés de la production. Paison-Jourde (1983, p. 32), à ce propos, précise :

"Le fer est le métal du prince... Symbole du pouvoir princier (ho an'ny andriana ny ny au prince l'attribut du fer), le fer est à ce titre très présent dans les contes. Le village de Zanahary y est entouré de "sept enceintes de fer", tandis que l'ultime refuge du roi, dans la version tanala du monstre dévorant, est une maison de fer. Enfin, le roi hetsileo utilise... une cithare de fer... Quant aux hazomanga ny, on possède des photos prises à proximité du tombeau d'Andriambahoakafovoanitany, souverain d'Iramo, sur une île du lac Itasy. C'est un pieu de fer forcé, surmonté de deux cornes de boeufs stylisés".

Au niveau politique et économique, les relations entre les personnes et les régions productrices et consommatrices de fer sont alors complexes. J'aimerais auparavant relever un point de détail. Chez les Mafa du Cameroun du Nord étudiés par Podlewski (1965), le groupe de forgerons a pour autre fonction principale, d'enterrer les morts. Par ce fait, le forgeron se charge de la sculpture de la mort qui est une besogne impure. On ne peut s'empêcher de penser aux Andriantelohay en Imerina, les forgerons royaux qui, seuls, ont le droit de fabriquer les pirogues en argent (*lakambola*) dans lesquelles les souverains décédés sont enterrés. On se rappelle aussi que les métallurgistes d'Amoronkay sont des *mparompo* (serviteurs). Or ce sont précisément des serviteurs qui peuvent seuls ouvrir les tombeaux des grands *andriana* aux enterrements. La croyance veut que le tombeau ne s'ouvre pas tant qu'un descendant de *mparompo* n'a pas fait cette tâche.

L'idéologie mythologique est très explicite à propos des malheurs des forgerons dans les régions de métallurgie, mais aussi sur les malheurs de "leurs nobles". L'histoire d'Andrianefitany fait état d'infortune caractérisée. Déjà à sa naissance, bien qu'il soit né sous un tour faste (*Alahorahy*), ses parents ont dû le faire fuir vers l'état sous peine de mort. Dans son enfance, au village d'Ambohinaorina, il était volontairement relégué par ses parents au coin sud du village (*am-panan'ny andriana* le lieu indiqué pour jeter les biens de quelqu'un après sa mort). Plus tard, lors de son règne, sa dégradation a été marquée par l'enlèvement de certains attributs de la noblesse, comme le salut propre au seul groupe des *andriana* nobles (*tsava va kompo* : portez-vous bien mon maître). Selon les traditions, Andrianefitany en a voulu à son serviteur Ramaherivoia à la perte de cet attribut. Toutefois, il n'a pu s'en séparer parce que ce dernier assure la puissance politique et économique de son "fief". En outre, son nom même en est la preuve : Andrianefitany de "*Andriana nahafehy ny tany*" litt. "Prince qui a pu mater les révoltes" (voir aussi supra p. 121) Et s'il a pu assurer la paix dans son fief, il disposait des moyens favorables, à savoir les outils et les armes. Les premiers souverains qui ont étendu leur royaume sur de grands espaces, ont disposé comme Andrianefitany, de forgerons producteurs d'outils et d'armes. C'est le cas d'Andriamanelo en Imerina qui triomphe des Vazimba. Schlermer (1982, p. 107) relate la migration maroserarana au XVIII^e siècle à partir du sud-est chez les Sakalava du Menabe, migration qui aurait introduit la technique du fer et établi une "caste de forgerons" permettant une supériorité économique

et militaire face aux prédécesseurs qui n'avaient pas les moyens techniques appropriés. Ce sera également le cas d'Andrianampoinimerina au XVIII^e siècle, en Imerina, qui avait contrôlé ses régions productrices de fer.

Sur le site d'Andrianefitany, au sommet d'Antsambia, la ligne de pierre reliant sa tombe à celle de Pamaherivola, symbolise l'impossibilité d'une séparation entre le souverain, les ancêtres et le forgeron. Ce dernier occupe la place qui lui est due, conformément à l'organisation spatiale. Son tombeau se trouve au sud-ouest par rapport à celui du prince au nord-est. Les ancêtres symbolisés par le lieu de culte, embrassent les descendants, le prince et le forgeron qui leur sont reliés. Ce lien unissant le pouvoir politique aux gens possédant le pouvoir technologique se retrouve aussi à un niveau beaucoup plus élevé. Selon les traditions, la région de Merikaniaka a joué d'un important rôle politique sur le plan historique. Outre la "vérification" des idoles royales *sampy*, les descendants d'Andrianefitany auraient été les principaux légataires du royaume avec ceux d'Ambohimanga et d'Ambohidrabiby. Une petite pierre au pied du *vatoalahy* (pierre levée) sur la place centrale du village (*kianja*) à Merikanjaka, en serait le témoin. Comme on le fait à Ambohimanga et Ambohidrabiby, on dispose dans des petites bouteilles, au pied du *vatoalahy*, des échantillons de terre provenant des douze collines sacrées reconnues officiellement. Cette parenté spéciale qui reprend parfaitement l'image symbolique du lien entre le souverain, les ancêtres et le métallurgiste est matérialisée au sommet d'Antsambia, dans la juxtaposition des lieux de culte et des tombeaux. Il est probable que l'instauration de ce lien a eu pour but essentiel de faire face à toute révolte éventuelle ou à toute montée d'un clan puissant militairement et capable d'usurper le pouvoir.

Nobles et forgerons doivent se protéger mutuellement. De même, il est défendu *"aux nobles et aux serviteurs de s'entretuer, car cet acte risque de réduire la descendance de l'une et l'autre partie à la misère totale"* (*Tantara ny Andriana*, II, p. 924). Les *mpanompo* ont pour devoir de parfaire l'éducation des *andriana* si ceux-ci sont abandonnés des leurs.

Sur un autre point, la place tenue par Antsambia dans la confection des idoles *sampy* symbolise donc bien ce lien précédemment évoqué entre le pouvoir central et la région métallurgique. Les descendants d'Andrianefitany sont les principaux "gardiens" de ces *sampy*. Leur spécialité les amène

d'ailleurs à entretenir commerce avec le monde magique, le monde mystérieux et ils sont donc les mieux indiqués pour jouer ce rôle. Ce rôle dévolu a été étendu à un grand oratoire politique. La plupart des traditions ont insisté sur l'appartenance d'Andrianefitany à la grande famille dynastique d'Imerina. Sa mère Ramasina serait originaire d'Alasora, source des *andriana* (*Loharano nisehoany ny andriana - Tantara ny Andriana*, II, p. 943). Le père Callet a relevé qu'Alasora, une des douze collines sacrées, est le conjoint d'Ambohimanga (*Alasora vady n'Ambohimanga - Tantara ny Andriana*, II, p. 947). Le souverain Andriamanelo qui, le premier, a appris à ses sujets à forger le fer, est enterré à Alasora. Les descendants d'Alasora sont les premiers à assurer l'exécution des travaux pour le compte du souverain (*Tantara ny Andriana*, II, p. 1019), bien que leur descendance directe ne peut pas toujours régner (*Tantara ny Andriana*, II, p. 1042). Il y a donc lien entre le pouvoir et ceux détendant la technologie, mais ce lien a été instauré pour s'allier la science des forgerons. D'ailleurs, Andrianefitany n'a pu régner car originaire d'Alasora, mais il joue par ailleurs d'autres rôles aussi importants, économique et politique.

La région de Merikaniaka, spécialisée dans la métallurgie du fer depuis un temps immémorial, est rattaché à l'Amoronkay, où se trouve le célèbre marché du mardi (*Palatan'Amoronkay*) pour les outils et armes en fer. La majorité des armes utilisées par Andrianampoinimerina pour ses conquêtes militaires et surtout les bèches *angady* pour l'agriculture de ses sujets provenait de cette région. On imagine mal comment ce souverain se serait procuré les bèches distribuées chaque année aussi bien aux riches qu'aux pauvres (*Tantara ny Andriana*, pp. 805-806, 809) sans le concours d'Amoronkay. Aussi, Andrianampoinimerina a-t-il édicté de nombreuses lois pour régir la production de ces outils. L'Amoronkay devient un centre de travail et de production du fer avec Andriantsaratandra qui a accepté l'annexion (*Tantara ny Andriana*, II, p. 670). La production du combustible dans la région a été également réglementée afin d'assurer le travail de la métallurgie. Il en est de même pour l'exploitation des gisements. Gustave Julien (1908, pp. 328-330) a relevé les règlements appliqués au XIX^e siècle suivant le droit coutumier, sans doute de tradition ancienne. Voici ce que Julien nous rapporte :

"Titre XXIX : Règles observées par les mineurs de l'Amurunkai
(ni fomba ifanarahana'ni mpikadi vi tani Amurunkai)

La population entière, du moins avant la conquête tirait des mines son existence. L'Amurunkai est la région qui borde la grande forêt de l'Est, dans l'Imerina méridionale.

585 - Les terrains d'extraction du minerai de fer ne sont en aucune façon délimités ou circonscrits.

586 - Des règles à observer en présence d'une excavation faite pour extraire le minerai (ni Lalàna arahina amin'ni lavaka efa nihadiam-bi).

L'excavation d'une mine consacre donc le droit de celui qui l'a faite. En son absence personne ne peut extraire du minerai sans commettre un délit puni à l'égard d'un vol. Nul en conséquence, ne peut se substituer au premier exploitant d'une mine si celui-ci n'a marqué par un signe connu des intéressés son intention de ne plus user de son droit. Ce signe est constitué soit par des mottes de terre, de herbes de buzaka ou des morceaux de bois dressés aux abords de la mine.

587 - Ni karaman'ni moanafi (du salaire des forgerons)
Les mpanafi ou forgerons sont ceux qui traitent le minerai ou travaillent au façonnage du fer pour sa transformation en objets d'utilité : couteaux, arçadi, clous, charnières, loquets, serrures, etc. Il est d'usage que les patrons paient leurs ouvriers par un prélèvement fait sur les objets fabriqués et s'élevant de 10 à 20 % unités. Les ouvriers sont de la sorte, directement intéressés à augmenter la production de la mine aussi bien que de la forge".

Sur le XVIII^e siècle, nous ne disposons pas de documents aussi détaillés. Cependant, on peut relever que la production d'outils en fer a été poussée à l'extrême, quand le souverain Andrianampoinimerina a interdit aux riches d'avoir recours aux zébus pour le labour des rizières (*Tantara ny Andriana*, II, pp. 745-746). Cet interdit avait pour but aussi de veiller à un partage équitable de l'eau, mais il n'en reste pas moins que la production des bêches s'en est trouvée accrue. Cette production a été si poussée qu'on peut même déceler une division de travail entre métallurgistes-forgerons royaux - la population de l'Amurunkai - et forgerons royaux proches du souverain. Ce deuxième groupe constitué par les Andrianteloray, notamment les Andriandranando, est simplement forgeron. En fait, les Andriandranando s'occupent surtout de la production et de la confection des armes et des outils de mesure comme les *vatoavy* (poids). Sous Andrianampoinimerina, les Andriandranando forgeaient les savaies et les balles qui lui permirent de réussir ses conquêtes. Les bêches usées, payées en tant que tributs (*Tantara ny Andriana*, II, n. 585) étaient récupérées pour contrôler le travail des sujets, mais aussi pour la fabrication des armes.

Un dernier point peut caractériser le lien entre les régions productrices et celles consommatrices de produits métalliques : la constitution de marchés dans les régions stratégiques. On peut citer entre autres le marché du mardi à Amoronkav, le marché du mercredi à Ambatomanga (Alarobia-Ambatomanga) etc. Les matériels en fer qui y sont vendus (*Tantara ny Andriana*, II, n. 924) consistent en des...

"couteaux de divers genres, des ciseaux, des rasoirs, des haches, des bêches, des marteaux, des enclumes, des tenailles, des clous, des coins en fer (sisika), des maillets de fer (kanonta), des fers pointus ou des triangles en fer servant à attiser le feu, à rôtir la viande (havitra), des grils en fer, les fers des détenus, etc".

Il ressort donc que le pouvoir politique est intimement lié au pouvoir technologique et stratégique. Les rapports de force entre les deux pouvoirs sont si imbriqués qu'aucun jeu séparé n'est possible.

I V - C O N C L U S I O N
LA MÉTALLURGIE MALGACHE AU CONFLUENT DES MONDES
TECHNOLOGIQUES ET COMMERCIAUX DE L'ASIE ET DE
L'AFRIQUE